

## SOMMAIRE

Dans la clairière de Sart-Tilmant  
Souvenirs de guerre  
Explication de Hindenburg  
Delphes la Pathétique  
En quelques lignes...  
La belle Cordière

Fernand DESONAY  
Baronne A. de PITTEURS  
Robert POULET  
Camille MAUCLAIR  
\* \* \*  
Maurice DULLAERT

Les idées et les faits : Chronique des idées : Semaine sociale de Nice, Mgr J. Schyrgens.

## La Semaine

« L'autre semaine, celui qui incarnait tout ce qui reste du Saint Empire Romain fut assassiné par les Barbares. L'atrocité du fait a été dûment dénoncée. Elle produisit, chez certains d'entre nous, un dégoût plutôt muet, comme si elle était le fait, non de Barbares, mais de bêtes... »

» Dollfuss est mort en homme loyal et courageux, demandant pardon pour ses meurtriers; et les âmes des justes sont dans les mains de Dieu, quel que soit le plaisir pris par leurs ennemis (avec cette boue qui ruisselle de tout ce qu'ils font) à leur refuser les secours de la religion.

» Mais Dollfuss mort, plus encore peut-être que Dollfuss vivant, reste le symbole d'une chose d'importance capitale pour l'humanité et dont ne parlent jamais ni nos politiciens, ni nos journaux. La commodité nous la fait appeler : l'Autriche. Il serait, en un sens, plus vrai de l'appeler : l'Europe. Mais, surtout, car c'est là le point vital et totalement négligé, il serait strictement vrai et conforme à l'histoire de l'appeler : l'Allemagne. Le fait que le nom de : Allemagne, a été enlevé aux Autrichiens et donné aux Prussiens résume la tragédie de trois siècles. Ce fut l'histoire de la guerre faite par les Barbares à l'Empire, le véritable Empire allemand primitif. Cela commença par le premier coup de la guerre de Trente-Ans; cela finit par le coup qui vient d'abattre le chancelier d'Autriche.

» Que nous l'appelions l'Empire, ou l'ancienne Allemagne, ou la culture danubienne, ce que signifiait et signifie l'Autriche, c'est ceci : qu'il est normal pour des Européens, même pour des Germains, d'être civilisés; qu'il est normal pour des Européens, même des Germains, d'être des chrétiens; et, l'honnêteté historique nous oblige à ajouter, normal pour eux d'être des catholiques. Cette culture a, de tout temps, suscité la haine des Barbares du nord-est. Au XIX<sup>e</sup> siècle, un Barbare de génie, du nom de Bismarck, réussit à transférer à la Prusse le prestige qui avait normalement appartenu à l'Autriche. Voilà le grand fait que l'on néglige toujours dans toute discussion « éclairée » moderne. Il inclut deux choses : une connaissance élémentaire de l'histoire — ce qui est rare — et une connaissance élémentaire de l'histoire récente — ce qui est bien plus rare qu'une connaissance de l'histoire ancienne. Il y a toujours une chance qu'environ une demi-douzaine de politiciens aient entendu parler de l'Empire romain et que, peut-être, deux politiciens et demi sachent quelque chose du Saint Empire romain. Parmi les écrivains de marque érudits qui, jusqu'à présent, se sont à peine aperçus de l'existence de l'Autriche, certains ont lu quelque chose à propos des Ostro-Goths ou, peut-être (s'ils sont fort érudits) connaissent bien plus les Austrasiens que les Autrichiens. Il est parfois possible de susciter quelque intérêt pour une chose vaguement historique et il est toujours possible de provoquer un engouement snobique pour tout ce qui est préhistorique. Mais quant aux faits générateurs des faits qui nous sautent aux yeux, ils sont généralement ignorés à notre époque où régner les journaux. Et, sans doute, à peu près personne de ceux qui nous gouvernent ne se rend-il compte que l'horrible boucherie de Vienne n'est que la continuation d'une politique, celle de l'invasion de la Silésie et de la victoire de Sadowa.

» Les choses se répètent. Nous revivons cet ancien souvenir de notre race : l'invasion barbare. Il ne s'agit pas ici d'Etat corporatif, ou de théorie fasciste, ou d'une des mille théories, y compris la nôtre, qui veulent améliorer notre vieille civilisation. Ce qui se passe en Autriche, ce sont les Turcs assiégeant Vienne, si ce n'est pas manquer à la justice que de comparer la majestueuse, stable et vénérable religion de Mahomet aux lubies fiévreuses et aux tromperies qui s'entrechoquent et se poursuivent dans un teutonisme nordique à moitié cuit et à moitié baptisé. En tout cas, ce qui se passe en Autriche équivaut à ce que signifiait pour le monde le siège de Vienne par les Turcs. Le centre de notre civilisation est en péril. Le Barbare frappe et pour une fois, dans son aveuglement, il lui arrive de viser au cœur... »

Nous faisons nôtres, et sans réserves, ces lignes que le grand écrivain catholique anglais, G. K. Chesterton, vient de consacrer à l'assassinat du chancelier Dollfuss.

A la lumière de ces considérations, l'interview que le Reichsfuehrer Hitler vient d'accorder à un journaliste anglais prend toute sa signification. Pourquoi ne pas croire Hitler quand il se dit pacifique? nous demandait, il y a peu de mois, un homme d'Etat qui ne parvient pas à comprendre que tout le monde n'a, ni sa haute conscience, ni sa parfaite bonne foi. Pourquoi? Parce que Hitler, c'est la Prusse ou ce n'est rien. Si c'est la Prusse, c'est le mensonge et la fourberie, *toujours!*...

Hitler tend la main, lisons-nous hier dans une petite feuille financière qui se pique de « réalisme », la refusera-t-on encore? Hitler tend la main! On l'affirme, comme cela, tout simplement, au moment même où la responsabilité du dit Hitler dans le terro isme autrichien est certaine...

\* \* \*

Peut-être, en déclarant que « si cela dépend de l'Allemagne, il n'y aura pas de nouvelle guerre », Hitler fait-il de l'habile besogne intérieure allemande : le sens critique ne fleurit guère outre-Rhin et le *amtlich*, cet ineffable *amtlich* qui faisait notre joie pendant l'occupation, y est toujours aussi efficace. Mais s'imagine-t-il vraiment, l'Autrichien dévoyé qui est devenu le porte-parole de la Prusse, qu'il se trouvera, en Europe, un seul esprit sérieux pour le croire quand il proclame que les Allemands « ne combattent jamais plus que pour se défendre »?

Pourquoi d'ailleurs ne pas le prendre au mot? Pourquoi ne pas affirmer, tout de suite et avec éclat, à Paris, à Londres, à Rome, à Varsovie, que jamais on n'attaquera l'Allemagne et que donc, jamais, celle-ci ne devra se défendre?!...

« Il me semble — ajoute Hitler — qu'on ne peut pas reprocher à l'Allemagne de chercher à s'assurer la protection de ses propres frontières. » Comment donc! Cette pauvre Allemagne entourée de nations de proie qui ne songent qu'à lui ravir encore l'un ou l'autre lambeau de ce qui lui reste, mais elle a mille fois raison d'organiser sa défense! N'est-ce pas? vous, Français qui vivez dans la terreur d'une invasion nouvelle? N'est-ce pas? vous, Anglais, qui redoutez l'attaque aérienne qui détruirait Londres en quelques

heures? N'est-ce pas? vous, Polonais, les plus exposés des voisins de l'Allemagne après nous, les Belges? N'est-ce pas? vous, Hollandais, et vous, Suisses, que préoccupent les armements allemands au point que vous allez renforcer grandement vos mesures de défense? N'est-ce pas? vous, Autrichiens, qui connaissez depuis des mois, la terreur pratiquée et entretenue chez vous par l'Allemagne sœur, terreur que Hitler définit : « nous n'attaquerons pas l'Autriche, mais nous ne pouvons pas l'empêcher de chercher à renouer avec l'Allemagne les liens qui existaient autrefois. Nos États ne sont séparés que par une ligne, de chaque côté de laquelle vivent des peuples de même race »!...

Pourquoi nous ne croyons pas Hitler? Parce qu'il ment!...

Il ment quand il prétend que l'Allemagne ne songe qu'à se défendre, comme il ment quand, magnifiant Hindenburg mort, il répète qu'en 1914, l'Allemagne ne luttait que pour se défendre; il ment quand, au lendemain de son échec en Autriche il réduit la question de l'Autriche à des tentatives *autrichiennes* (!) de rattachement à l'Allemagne et parle de l'Autriche « comme d'une partie artificiellement détachée de l'autre »; il ment quand il affirme qu'il ne « sacrifierait pas le sang d'un seul Allemand pour obtenir n'importe quelle colonie au monde ».

Mais tout de même s'il était sincère?

Si par impossible il l'était, si l'évidence était une erreur, eh bien, tant mieux! Ce serait la paix, puisqu'il est certain, d'une certitude absolue, que personne au monde ne songe à attaquer l'Allemagne, celle-ci n'aura donc pas à se défendre. Et puisqu'alors, si Hitler ne ment pas, l'Allemagne n'attaquera pas l'Autriche et ne se battra pas pour acquérir des colonies, et oui, ce sera la paix... Et peu importe que l'Europe tienne Hitler pour un menteur ou pour un homme sincère, puisque la défiance des voisins de l'Allemagne ne les portera jamais qu'à des précautions destinées à enlever à Berlin la tentation d'agir contrairement aux déclarations de Hitler. Si le Reichsfuehrer ne ment pas, l'Europe en aura été pour sa peur et pour ses craintes. Mais, de grâce, qu'elle agisse comme s'il mentait! Rien ne s'en trouvera compromis, si Hitler dit vrai; et tout peut encore être sauvé, si, en réalité, il ne songe qu'à cacher son jeu et à donner le change...

\* \* \*

Que l'Angleterre surtout, car c'est particulièrement pour calmer l'opinion publique anglaise — alertée par le mot de M. Baldwin : les frontières de la Grande-Bretagne sont sur le Rhin — que Hitler vient de... écrivons *parler* mais pensons *mentir*, que l'Angleterre agisse comme si le danger prussien était réel et grave.

« A moins que l'Angleterre ne nous attaque, nous n'entrerons jamais en conflit avec elle, ni sur les bords du Rhin, ni ailleurs. » Le *Daily Mail* a mis cette phrase du Reichsfuehrer sous les yeux de millions d'Anglais. Dommage qu'il n'ait pas cru nécessaire de rappeler à ce propos qu'en avril 1915, « cinq jours avant qu'ils se servissent des gaz asphyxiants — nous citons la traduction française des *Mémoires* de Lloyd George, parus récemment — les Allemands publièrent la fausse nouvelle que les Anglais utilisaient des obus et des bombes à gaz asphyxiants pour leur servir d'excuse à la veille du jour où ils allaient employer ces cruels engins » qui prirent les Alliés tout à fait à l'improviste! Souvenez-vous aussi des avions français qui avaient survolé Nuremberg avant la déclaration de guerre! Voilà comment la Prusse s'y prend... quand elle a envie d'agir comme si on l'attaquait...

Que les hommes responsables des destinées de la Grande-Bretagne ne négligent aucune occasion pour faire comprendre à leurs compatriotes que le réarmement allemand, que la volonté de guerre prussienne, que la préparation de tout un peuple à une guerre de revanche, que tout cela menace *directement* l'Angleterre. Quand tout Anglais sera convaincu que le sort de son pays est solidaire de celui des frontières de la France, de la Belgique et de la Hollande, sans parler de la Suisse, et que la politique anglaise

s'inspirera de cette conviction, le danger d'une nouvelle guerre s'éloignera pour longtemps.

Le « Patron » a fait un bien mauvais discours à Liège, dimanche dernier! La tâche n'était, certes, pas facile de se faire applaudir par de jeunes socialistes noyautés par l'extrémisme d'un Spaak et qui n'ont plus pour les vieilles barbes du Parti Ouvrier Belge le minimum de respect dû aux aînés.

« Nous voulons, nous, que les baïonnettes soient intelligentes; ils veulent, eux (les représentants du militarisme officiel?), que les baïonnettes soient obéissantes », s'est écrié M. Vandervelde. Comprenne qui pourra. Ça n'est pas plus clair que le : « il y a ceux qui ont, et il y a ceux qui font », que nous lui entendîmes un jour jeter à son auditoire. Pauvre Jean Prolo! Au fond, comme ils le méprisent les meneurs socialistes qui lui bourent ainsi le crâne...

Il paraît qu'un « pays aussi unanime dans sa volonté de paix que le nôtre » ne sera « jamais engagé dans une guerre qui ne soit pas strictement défensive », cela... « malgré les parades à la fois puérilement et dangereusement cocardières de certains »... Quel dommage que M. Vandervelde n'ait pas désigné autrement ces « certains ». C'eût assez été drôle de faire la connaissance de Belges rêvant de guerre offensive!

\* \* \*

L'appel que l'*Internationale ouvrière socialiste* vient de lancer aux travailleurs de tous les pays est un nouvel exemple de cette logomachie creuse, de cette démagogie stérile par lesquelles on espère ranimer un feu qui s'éteint. On y dénonce en termes grandiloquants la dictature, le fascisme, le capitalisme monopoliste, la réaction féodale, l'impérialisme japonais, l'impérialisme allemand, l'impérialisme polonais (*sic*), etc., etc., sans s'apercevoir qu'en soulignant la grandeur de tous ces maux on reconnaît implicitement le recul formidable du socialisme dans le monde, son éclatant échec. La marée a tourné. Après la guerre, l'heure du socialisme avait sonné. Cette heure, il l'a laissée passer. Il s'est démontré incapable d'assurer la paix et la prospérité des nations, Sa mystique en est morte...

La marée a tourné... Voici un fait, un tout petit fait bien symptomatique. Il en dit, à lui seul, bien plus que de longues considérations sur l'étonnant et consolant « renversement » des idées qui s'opère sous nos yeux.

On sait la place que la Révolution française occupe dans toute idéologie de gauche; on sait qu'elle y est considérée comme l'apogée de l'histoire de France, la grande date génératrice de Liberté et de Progrès, la Mère de la démocratie, etc., etc.. Que de fois n'a-t-on pas reproché aux pontifes de la III<sup>e</sup> République de faire dater la France de la Révolution et de commettre les pires injustices en parlant des siècles qui la précédèrent. Or, l'autre jour, parlant à une distribution des prix, M. Paul Boncour, ne s'est-il pas écrié : « La continuité de l'histoire française est saisissante. « La plus belle histoire du monde » aurait dit Kipling. C'est la mutiler que de vouloir en arracher la Révolution et le développement des idées de la Révolution à travers le siècle... »

Quel retournement! Hier l'atmosphère française portait à exalter outre mesure la Révolution; aujourd'hui les méfaits du libéralisme et du démocratism engendrés par elle sont tels que cette atmosphère devient hostile et que les fils de 89 en sont réduits à plaider...

La place nous fait défaut pour commenter aujourd'hui les conclusions votées par l'assemblée des délégués de la *Fédération de l'enseignement moyen libre de Belgique*. Nous y reviendrons la prochaine fois. Elles mettent le doigt sur le point vital et sur la difficulté essentielle : comment, dans un monde où tout conspire contre le surnaturel, faire que des enfants baptisés deviennent de vrais chrétiens, conscients de leur filiation divine et de leur fraternité dans le Christ?...

# Dans la clairière de Sart-Tilmant

Ce matin du 6 août, pour le vingtième anniversaire, j'ai voulu revoir le champ de bataille. La route est rude, qui monte en lacets, sous le soleil. Des sentiers de chèvres, à travers bois, écourtent l'ascension. Autre *Via sacra*, par laquelle ont passé les bataillons du sacrifice! On évoque tout de suite cette marche au calvaire. C'était le même couvert des taillis drus, la même odeur de l'été lourd, des herbes roussies, la même poussière sur les feuilles. Et voici que la route s'allonge toute droite, entre des vergers et les premières maisons : la clairière de Sart-Tilmant. Les souvenirs se précisent, tragiques.

Sur la Ferme des Peupliers flotte un pavillon tricolore. C'est là que le colonel Jacquet avait établi son poste de commandement. C'est de là, comme le rappelle une inscription dans le marbre, que les lignards du 14<sup>e</sup> sont partis vers les redoutes. La grange de la ferme a été transformée en chapelle. Pieuse métamorphose! Et comme l'on prie mieux, sous la voûte en arceau, pour « ceux de Liège »!

Le plateau de Sart-Tilmant forme, dans les bois qui couronnent l'éperon entre-Meuse-et-Ourthe, une sorte de clairière. Polygone irrégulier, qu'encadrent les couverts de Saint-Jean, les haies vives de la fameuse Cense Rouge et les potagers du hameau. Par ce matin d'été, la route bordée d'ormes est toute quiète, idyllique. Pourtant, ces quelques maisonnettes ont connu, il y a vingt ans, de farouches combats. Et le champ d'avoine où s'ouvraient, comme des blessures, les redoutes improvisées par les pontonniers du B. G. F. L. a bu le sang de nos « piottes », de nos chasseurs et des feldgrauen confondus dans la mort.

\* \* \*

La bataille de Sart-Tilmant, la victoire de Sart-Tilmant a désormais son historiographe. M. Laurent Lombard, qui avait déjà consacré un volume à l'épopée de Loncin, publié (Editions Leens, Verviers) le récit détaillé de la nuit héroïque. Un volume à paraître : *Ceux de Liège. Face à l'invasion* doit compléter la trilogie. Il faut savoir gré à ce jeune professeur de se faire ainsi, parmi nous, le mainteneur des souvenirs de gloire. Trop de Belges, trop de Liégeois — j'en atteste ma propre expérience — ignoraient encore, continueraient d'ignorer, s'ils n'avaient pas lu son beau livre, un des épisodes les plus admirables de la défense sur la Meuse.

En ce vingtième anniversaire, le témoignage prend une résonance particulièrement émouvante. Le 4 août dernier, sous prétexte de manifester contre le fascisme et la guerre, les socialistes n'ont pas rougi d'organiser dans la Cité ardente une retraite aux flambeaux qui fut du reste un lamentable fiasco. Qu'il est réconfortant de suivre, sur les lieux mêmes du drame, par cette *Via sacra* dont je parlais tout à l'heure, le valeureux effort de nos petits soldats! La guerre à la guerre, la vraie, c'est eux, eux seuls, qui l'ont faite, là-haut. Et dans le vent qui balaie, ce matin du 6 août, la clairière

de la victoire, s'envolent les cris haineux et les anathèmes stupides qui prétendent exorciser la jeunesse de 1934.

\* \* \*

Dès le 1<sup>er</sup> août, le plateau de Sart-Tilmant avait été mis en état de défense. L'intervalle Ourthe-Meuse sera en effet un des premiers objectifs de l'assailant. Pour prendre à revers la position fortifiée de Liège et se glisser entre les forts, la 38<sup>e</sup> et la 43<sup>e</sup> brigades allemandes ont déjà, sur le papier, sur les cartes, leur plan tout prêt. Cependant six grandes redoutes sont construites en toute hâte dans la clairière et dans le bois Saint-Jean. Les ouvriers d'Ougrée-Marihaye qui prétent main-forte au génie ne se doutent pas de la gravité de l'heure. Là-bas, sous le couvert de l'Hertogewald, les cavales des uhlands frappent du sabot...

Tour à tour, le II<sup>e</sup> bataillon du 14<sup>e</sup> de forteresse et le I<sup>er</sup> bataillon du 9<sup>e</sup> de ligne sont venus occuper le plateau ainsi défendu. L'invasion les surprend comme un coup de tonnerre. Mais ils ne seront vraiment alertés que dans la journée du 5 août.

Du côté de l'est, du côté du sud, monte vers Sart-Tilmant la marée grise. Elle se coule sous la futaie, invisible et menaçante. Et l'attente tragique met les nerfs à rude épreuve. Ces quelques centaines de soldats qui vont recevoir le plus atroce des baptêmes du feu, on imagine leur angoisse dans le polygone dévasté par la pioche. Ils sont là, point de mire de 12,000 fantassins qu'exaltent leur préparation guerrière et la conscience qu'ils ont de leur supériorité. Le soir tombe, chargé d'inquiétude.

La bataille va se déclencher par un pilonnage d'artillerie. C'est le fort de Bonnelles qui écrase sous ses rafales les éléments avancés de la 38<sup>e</sup> brigade allemande. Dans le bois Saint-Jean, les trois compagnies du 1/9 sont sur le qui-vive. L'obscurité s'est faite. Il est plus de 10 heures. Après une journée étouffante, l'orage a éclaté : éclairs et tonnerre, une pluie cinglante qui colle aux cuisses les pantalons de drap, fait dégouliner l'eau, sous le shako, le long de l'échine. Dans chacune des redoutes veillent environ 300 hommes. Mais il ne s'agit pas d'un front continu. Deux cent cinquante mètres environ séparent les uns des autres les trois ouvrages du bois Saint-Jean. Et quant à la distance de la redoute 4 aux retranchements de la clairière gardés par le 11/14 F., elle dépasse les 600 mètres. Faible digue pour contenir les quelque 12,000 feldgrauen rués à l'assaut!

Les témoins ont raconté que le général-major von Hülsen, commandant de la 38<sup>e</sup> brigade, sentant que ses hommes pourraient manquer de cran à l'heure H, fit entonner l'hymne du pays natal : *Westphalia über alles!* M. Lombard évoque à ce propos un texte de Tacite : « Les Germains ont un autre chant, appelé bardit, par lequel ils excitent leur courage et d'où ils augurent quel succès aura la bataille... » A 11 h. 30 exactement, cette grande parade atteint la redoute centrale. « Feu! » tonne la voix du commandant

Goossens. Une décharge générale couronne le parapet de mille flammes rageuses : les défenseurs de Sart-Tilmant sont entrés dans la fournaise.

L'effet de cette première mousqueterie fut foudroyant. D'autant plus que nombre de balles, tirées trop haut par suite de la surélévation de la redoute, s'en allèrent frapper, à 500 mètres de la ligne de feu, les unités du 74<sup>e</sup> R. I. qui devaient épauler le 73<sup>e</sup>. L'historien allemand des combats sous Liège s'est fait l'écho de cette tragédie : « Les Belges, écrit-il, tiraient haut et la fusillade atteignait la queue de la colonne. Les soldats, rendus nerveux par les fatigues des journées précédentes et les difficultés de cette marche de nuit, chargèrent leurs armes malgré l'ordre formel qui le leur interdisait, et ripostèrent au feu malgré la présence de nos chasseurs terrés à faible distance de l'ennemi. » De fait, il y eut là un instant d'horrible méprise. Les derniers rangs allemands fusillaient les premiers. A l'aube, on relèvera, sur le chemin rectiligne qui conduit à la redoute centrale, plus de 700 cadavres en capote grise. Le général lui-même est atteint, « blessé d'un coup de baïonnette » (?), affirme dans sa relation l'historiographe von Bieberstein. Il dut se faire évacuer et passer son commandement au colonel von Oertzen.

Il faut lire, dans l'ouvrage de M. Lombard, la résistance héroïque du 1/9. Plus de dix fois, au cri rauque de « *Vorwärts!* », les fantassins allemands se ruent à l'attaque, cherchant le point faible, l'intervalle entre les redoutes. Isolées, les trois phalanges du bois Saint-Jean rivalisent d'abnégation, d'endurance sous le feu. Quand le bataillon abandonnera la lutte devenue par trop inégale, plus de la moitié de son effectif sera hors de combat. Mais la clairière de Sart-Tilmant demeure inviolée.

C'est dans la clairière que va se jouer la partie décisive. En effet, la contre-attaque qu'ont prononcée sur les redoutes du bois Saint-Jean deux compagnies du 1<sup>er</sup> chasseurs, dépêchées en renfort, a échoué dans les ténèbres de la nuit, dans l'embuscade de la forêt traîtresse. Il faut concentrer tous les efforts sur les trois redoutes qui résistent encore. Les deux états-majors l'ont également compris. Et voilà pourquoi les cinquante hectares du polygone vont être le théâtre d'une mêlée furieuse. Dans des conjonctures tactiques invraisemblables pour nos hommes, dit très bien M. Lombard : « Le front belge, qui comportait six redoutes, est à présent, par suite de la chute des ouvrages du bois Saint-Jean, scindé en deux; il n'en subsiste qu'un tronçon entouré, de toutes parts, de couverts opaques, repaires où pourront se dissimuler les vagues des assaillants. Les trois redoutes situées en terrain découvert seront battues par des feux de front et d'enfilade. Si l'ennemi réussit à occuper la Cense Rouge, qui se trouve dans leur dos, elles risquent d'être prises à revers et encerclées ».

Malheureusement, les Belges n'ont pas songé à occuper la Cense Rouge; et les Allemands vont y amener tout de suite des mitrailleuses, transformant la grange en un véritable blockhaus. Il est maintenant 2 h. 30.

Chasseurs et lignards fraternellement confondus, les soldats du colonel Jacquet forment une chaîne de près de 1,500 hommes. La lutte va s'engager dans la nuit moins épaisse. Mais au fur et à mesure que les clartés de l'aube laissent deviner la configuration du champ clos, la position des Belges devient plus intenable : ils se battent en terrain découvert, tandis que l'ennemi, protégé par les taillis du bois Saint-Jean, peut ajuster à loisir sa fusillade toujours plus meurtrière, le tir plus précis de ses mitrailleuses. Frappés dans le dos par les balles de la Cense Rouge, des défenseurs pris de panique abandonnent le parapet. C'est l'instant que les officiers allemands ont choisi pour déclencher l'assaut en masse sur tout le front de la clairière. Débouchant du fourré, les vagues de feldgrauen se ruent, épaulées basses. Sous le choc, notre défense a

faibli. Jusqu'aux premières maisons du hameau, la marée grise déferle irrésistible. Il semble que le plateau soit entièrement conquis. Mais si le front belge est défoncé (il est 4 h. 15), l'âme de nos lignards est encore toute tendue. Et précisément quand on croit tout perdu, le III<sup>e</sup> bataillon du 1<sup>er</sup> chasseurs contre-attaque, superbe...

Sart-Tilmant est repris. Non seulement le hameau, mais toute la clairière. La 43<sup>e</sup> brigade allemande n'a pu tenir devant cette avalanche des « diables noirs ». Et comme de nouveaux renforts arrivent sans interruption (le III/9, les II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> bataillons du 29<sup>e</sup> et les 43<sup>e</sup> et 44<sup>e</sup> batteries), il est permis d'espérer contre toute espérance. De l'aveu des Allemands eux-mêmes, la décision sera due à un mouvement tournant du III/9. Par une contre-attaque audacieuse, le bataillon du major Michaux avait en effet mis dans une situation très critique le flanc droit de la 38<sup>e</sup> brigade en marche vers la Meuse. Mais l'effort de la lutte et le mérite de la victoire reviennent surtout aux farouches défenseurs des redoutes sur le plateau.

Car il s'agissait bien d'une victoire. Complètement démoralisés par la chute de la Cense Rouge, reconquise de haute lutte à la suite d'une charge, les Allemands ont sonné la retraite. La 43<sup>e</sup> brigade recule jusqu'à Esneux; la 38<sup>e</sup>, jusqu'à Beauregard. Mais sur la clairière enfin dégagée, quelle hécatombe, que de morts, que de mourants! Une infirmière qui est montée là-haut relever les blessés m'a dit l'horreur tragique de cette matinée du 6 août. Il y a tout juste vingt ans...

\* \* \*

Je me suis assis dans les chaumes, à l'ombre du monument qu'a sculpté le ciseau d'Adelin Salle. Le ciel est tout plein d'alouettes. Un vent coulis fait claquer le drapeau sur la Ferme des Peupliers. Les hauts de Meuse, noyés de bleu, prolongent, à l'horizon, la ligne des frondaisons. Voici la lisière du bois Saint-Jean; et, par-dessus la haie, les toits de la Cense Rouge. Les héros de Sart-Tilmant sont soudain tout proches de mon cœur. Et voici que je me rappelle...

C'était le 7 ou le 8 août, en 1914. Depuis quelques jours déjà, mon village natal était occupé par l'ennemi. Or un de mes camarades vint me chercher, un matin, pour me conduire à la maison de ses parents. Il avait l'air mystérieux et secret. On m'invite à l'étage. Et dans un petit cabinet où, si souvent, nous avions développé des plaques photographiques, je me trouve subitement en présence du frère de mon ami, d'un soldat de Sart-Tilmant... Fait prisonnier par les gris, il avait réussi, comme plusieurs de ses compagnons, à tromper, au plus fort de la bataille, la surveillance des gardiens. A travers bois, il avait gagné une maison sûre, troqué son uniforme de lignard contre des habits civils. Il était revenu pour embrasser ses vieux parents. Le lendemain, par la Hollande, il rejoindrait son régiment de ligne...

Sur le plateau où ne chantent plus que les alouettes, je revois le visage de ce soldat de Sart-Tilmant. Visage plus mâle et qu'avait comme transfiguré l'héroïsme d'une nuit. Ainsi ce pèlerinage du vingtième anniversaire comporte sa leçon de reconnaissance.

Le livre de M. Lombard (*La Victoire de Sart-Tilmant*) est un témoignage qui vient à son heure. On n'y cherchera pas des enseignements tactiques sur la bataille. L'auteur ne s'attache pas à reviser les décisions du haut commandement. Avec une pieuse fidélité, heure par heure, minute par minute, il se penche sur l'humble effort, l'effort anonyme et d'autant plus méritoire des obscurs, des petits, des sans-grade. Grâce à lui, la victoire de Sart-Tilmant nous apparaît ce qu'elle fut dans sa rouge et nue réalité : le sursaut, parfois apeuré, mais jamais lâche, des premiers soldats de notre

petite armée. Ceux-là qui méritèrent l'oraison funèbre de Verhaeren, ceux-là qui résistèrent

*A ce sinistre écroulement  
D'hommes et d'armes sur la terre,*

méritent aussi que, sur cette terre où ils donnèrent tout leur sang, notre méditation les enveloppe de gratitude et de tendresse.

FERNAND DESONAY,  
Professeur à l'Université de Liège.

Il y a vingt ans...

## Souvenirs de guerre

Il n'est pas donné à tout le monde de passer quatre années dans une prison. La mienne était aérée, sans doute, et très honorable, puisque je la partageais, sous le ciel de Belgique, avec quelques millions de mes compatriotes, mais elle comportait l'appareil restrictif et inexorable des institutions de ce genre, telles que nous les apprécions si vivement, lorsque les pieds dans de pacifiques pantoufles, nous lisons l'arrestation de quelque bandit... Je ne feuillette jamais sans émotion ces notes furtives que j'écrivais alors, toutes portes closes, à la lueur parcimonieuse d'une bougie... Nous avons vécu dans ce temps-là d'une vie décuplée, pleine de risque et aussi de plaisir; résolu à ne pas souffrir, par faiblesse, plus qu'il n'était nécessaire, et ivres, dans notre esclavage, d'une sorte de liberté intérieure dont je n'ai jamais, depuis, retrouvé le goût puissant.

Mes parents habitaient cette région du Luxembourg belge coupée de vallées et de forêts, qui s'enfonce comme un coin triangulaire dans le département des Ardennes et dans le grand-duché de Luxembourg, et que l'état-major belge considérait comme impossible à défendre en cas d'invasion. Le Pont d'Oye — ainsi s'appelaient notre propriété — était entouré de lacs magnifiques et d'une forêt de plus de 2,000 hectares, où mon père chassait et pêchait. En 1914, il avait atteint sa soixante-seizième année, mais toujours aussi actif, il apportait aux affaires publiques une capacité de travail et d'intérêt qui l'avait fait surnommer par le cardinal Mercier : « le plus jeune des sénateurs de Belgique ». Ma mère était Française et toute consacrée au bonheur des siens. Mon frère et ma sœur s'étaient mariés en France, et moi je menais près de mes parents la vie classique d'une vieille fille, m'occupant de mes nièces et des jeunes filles du village, pour lesquelles j'avais fait construire un patronage. Habay-la-Neuve, notre village, se trouvait éloigné du Pont d'Oye de 2 kilomètres environ. C'est un pays pauvre que le sud du Luxembourg; nulle partie de la Belgique n'a vu de plus fréquentes invasions. Elle a commencé par servir de grand'route aux légions romaines, et les hommes d'armes des ducs de Lorraine et de Bourgogne, des rois de France et des électeurs de l'Empire l'ont foulée aux pieds au long des siècles, pillant, dévastant, saccageant, jusqu'au jour où les soldats de la Révolution française ont apporté à ce malheureux pays, avec les destructions d'usage, la persécution religieuse sous le nom de liberté.

Une race issue de tant de fantaisies historiques ne peut être que très mélangée. A côté d'un laboureur au profil de médaille

antique et au nom latin, vous rencontrerez le gardien du troupeau communal dont les yeux bridés et le front bas rappellent le Hun. Les habitants parlent le wallon, mélange de vieux français et de quelques mots d'espagnol. Aussi généreux de cœur qu'indisciplinés de nature, ils aiment à rire et à goguenarder, s'enorgueillissant de leur titre de Lorrains français et des accointances qu'ils prétendent avoir avec la France. J'ajoute qu'en 1914 les Luxembourgeois ne se sentaient que très vaguement Belges. La Famille royale était ignorée, nul ne saluait le drapeau tricolore, et l'armée passait pour une école de démoralisation. Enfin, du haut de la chaire, on nous citait à tout propos les vertus germaniques, pour les opposer à l'immoralité française. Il a fallu la guerre pour former le patriotisme belge...

2 août 1914.

J'ai été réveillée cette nuit par un bruit de sabots sur les pavés du porche. J'ai entr'ouvert les volets et reconnu les gendarmes. Ils causaient avec une ombre qui semblait être celle du jardinier, mais le bruit de la cascade m'a empêchée de saisir les paroles. A ce moment, Eugénie, la femme de chambre, est entrée chez moi : « Mademoiselle, c'est la guerre! Les gendarmes sont venus réquisitionner les chevaux et apporter au jardinier sa feuille de route. Il faut que je lui fasse une ceinture pour qu'on ne lui vole pas son argent. » Et elle disparaît.

Moi, je ne réveillerai pas mes parents. Ils apprendront bien assez tôt la terrible nouvelle. La guerre! Hier soir encore, mon père ne la déclarait-il pas impossible?... « Serajevo s'arrangera, nous a-t-il dit, comme s'est arrangé Agadir. » Je pense à lui, à ma mère, à mes trois petites nièces, qui passent leurs vacances ici... Et je demande au bon Dieu d'avoir du courage pour moi et pour les autres, si c'est nécessaire!...

3 août 1914.

Ce matin, grand branle-bas dans le village. Chacun est occupé à cacher ce qu'il a de plus précieux. Le charcutier a enfoui saucisses et jambons, tandis que la cabaretière enterrait un grand Napoléon en bois qui faisait le plus bel ornement de son auberge. Elle craint que sa vue n'irrite les Allemands. Mais alors Allemand signifierait barbare? Ma mère sourit de ces insanités. Elle a vu les Allemands, en Touraine, pendant la guerre de 1870, et ils aidaient les paysans à labourer leurs vignes!... Mais on a beau rassurer la population; elle ne veut rien entendre.

Il n'arrive plus que de rares journaux, remplis de nouvelles contradictoires. On raconte à Habay que l'empereur Guillaume a donné trois heures à notre Roi pour livrer passage aux troupes allemandes. Si nous refusons, c'est la guerre... Personne, au village, n' imagine qu'on puisse obéir à cet ultimatum... La question ne se pose même pas... A 6 heures du soir un cycliste apporte un télégramme d'Etat pour mon père : « Présence indispensable demain matin au Sénat. » Vite, on attelle le poney, et je vais chercher mon père qui surveille la rentrée de ses foin, je le conduis à la gare, où l'on fait arrêter l'express pour lui. Quand mon père a traversé le village, tout le monde se pressait sur les portes pour le saluer. Il semblait emporter quelque chose de la volonté nationale.

5 août 1914.

Après la messe des groupes se forment sur la place de l'église. On cause, on s'interroge. Soudain le directeur de poste jaillit hors de sa demeure pour nous annoncer que l'Angleterre marche avec nous. Cette nouvelle qui vient de lui être téléphonée d'Arlon a jeté le personnel des postes dans un émoi indescriptible. Tous le s

employés se sont précipités sur les demoiselles du téléphone et en ont profité pour les embrasser. On criait : « Vive l'Angleterre! Vive la Belgique! Vive la France! » Et voici qu'un télégramme de mon père complète ces bonnes nouvelles : « Résistance décidée à l'unanimité. Préparez ambulance. Stricte économie indispensable! » Quelle joie est la nôtre! La France et la Belgique ensemble! Mes deux patries!

En revenant de la messe, ma mère qui ne croit pas encore la guerre possible m'a entretenue de deux nouvelles corbeilles de giroflées qu'elle compte faire planter l'année prochaine, et ma nièce Elisabeth qui a dix ans a dit : « N'est-ce pas, ma tante, s'il n'y a plus de trains, je ne serai plus obligée d'écrire des lettres! », et elle a poussé un soupir de satisfaction. Pour moi, ce silence qui grandit, qui nous enveloppe, me cause un malaise extraordinaire. On n'entend plus le grondement des trains ni le sifflet des locomotives. L'air est comme rempli d'ouate...

6 août 1914.

Je me demandais avec angoisse : « Quelle armée verrons-nous la première? » Hourrah! ce sont les Français! Et comme nous les avons acclamés, fêtés! C'était à qui leur apporterait du vin, de la bière, des gâteaux. Les Sœurs sont accourues, leurs tabliers pleins de tablettes de chocolat et de médailles. Toute la population entourait les dragons de Sedan et criait : « Vive la France! » L'acte honteux de l'Allemagne et peut-être aussi le sentiment d'un danger commun ont réalisé cette chose rare entre toutes, l'unanimité. Dans ce village si divisé hier encore par les passions politiques il n'y a plus aujourd'hui que des Belges. Comme nous nous entretenions avec les soldats, une auto portant le drapeau de la Croix-Rouge débouche sur la place. C'est mon père. Il a son chapeau sur l'oreille et paraît rajeuni de vingt ans! On monte sur le marchepied de la voiture, on l'entoure, on le presse de questions : « Oui, la séance des Chambres a été magnifique. Catholiques, libéraux, socialistes, tous se sont prononcés pour la résistance. L'Angleterre se rangeant à nos côtés, la victoire ne fait pas de doute, mais la lutte peut être longue ». Et mon père donne à la foule des conseils de sagesse et d'économie. On crie à tue-tête : « Vive notre Sénateur! » La main de mon père tombe dans celle du bourgmestre, son mortel ennemi de la veille, et l'auto nous emporte au Pont d'Oye.

10 août 1914.

L'oisiveté règne au village, nul ne pouvant décemment se livrer à un travail vulgaire puisqu'il se prépare de grands événements. On voit circuler les patrouilles allemandes et françaises. Les uhlands munis de cartes et de longues-vues se dirigent sans rien demander à personne, tandis que les dragons français errent de droite et de gauche, quêtant des cartes et des jumelles. On a reconnu dans un sous-officier allemand le marchand de balais qui vient chaque samedi de Luxembourg... La question des vivres commence à se poser. Dans les magasins les provisions sont prises d'assaut. Comment les renouveler? Le pétrole devient rare. Le sel est introuvable.

10 heures du soir.

Mon Patronage était prêt à recevoir des blessés, mais il n'en venait aucun et j'étais dans la situation du sergent de ville qui attend avec impatience qu'un délit lui donne de l'occupation, quand on m'annonce un blessé allemand. C'est un baron de B., grand géant blond, qui a reçu trois coups de lance dans la poitrine. Il semble moins inquiet de sa blessure que des soins que nous lui donnons, et il oblige la concierge à boire la moitié du lait

qu'elle lui apporte. Il est arrivé couvert de sueur et de poussière, de sang. Nous le pansons, nous le lavons! Ah! si l'on m'avait dit, il y a quinze jours, qu'aujourd'hui je laverais les pieds d'un officier allemand!...

11 août 1915.

Décidément mon blessé est odieux. Sarcasmes, mépris, ricanelements, il ne nous épargne rien. « La misérable Belgique n'avait qu'à céder!... C'était son intérêt. Il n'y a pas d'honneur pour les peuples. » A d'autres moments, il déclare que les Français ont envahi la Belgique quarante-huit heures avant les Allemands! Je réfute ces mensonges, mais il a reçu une sorte d'éducation puissante et inhumaine qui ne tient aucun compte de la vérité!

12 août 1914.

D'autres blessés sont arrivés au Patronage, toujours des Allemands. L'un d'eux, fort méprisé du baron, a reçu un coup de lance dans le dos. C'est un petit comptable à l'air timide, qui semble ne pouvoir être blessé que par son porte-plume. Pendant trois heures a agonisé et râlé sur un matelas dans le corridor un cuirassier allemand. Les Français voulaient l'épargner, mais il a refusé de se rendre. Sa cervelle jaillissait hors du crâne et c'était affreux. Je lui tenais la main en regardant sa jeune figure, et je me disais : « Il avait une mère, lui aussi! »

13 août 1914.

C'est la grande paix ensoleillée d'une chaude journée d'août. Je baissais les stores du Patronage lorsque j'entends retentir la clochette du garde champêtre. D'une voix brisée, il lit un arrêté du maire enjoignant aux habitants, de la part des Allemands de rentrer immédiatement dans leurs demeures et de n'en plus sortir. Quiconque désobéit s'expose à la mort... Je questionne le baron sur cet ordre singulier. Il se contente de ricaner. Vers le soir, je vois arriver au Patronage deux jeunes filles qui me tendent en sanglotant un pli du bourgmestre : la directrice du Patronage est invitée à aller ramasser le corps du grand Nepper tué devant sa porte par les Allemands. Nous partons, la sœur du vicaire, la religieuse garde-malade et moi. Je n'oublierai jamais cette soirée magnifique, et le silence lourd, impressionnant des rues désertes. Nous suivons le long ruban droit de la route d'Arlon. Là-bas, un point noir grossit. C'est une femme à genoux sur un corps. Le grand Nepper est étendu devant sa porte. La chemise ouverte laisse voir un trou béant, et c'est partout du sang, et c'est déjà une odeur de cadavre... La vieille femme l'embrasse en poussant toujours la même clameur furieuse. A grand'peine, car il est lourd, nous relevons le grand Nepper, nous le portons dans son humble chaumière, nous l'étendons sur son lit... Mais pourquoi l'ont-ils tué? Sa mère n'en sait rien. Elle sortait de la maison quand elle l'a vu abattre d'un coup de revolver. Tandis que je lave la pierre du seuil, toute rouge de sang, des uhlands arrivent sur nous, au trot. Ils regardent mes mains, ricanent et demandent en allemand : « Qui donc est mort ici? — Vous le savez, aussi bien que moi, ai-je répondu en allemand aussi. Ils poursuivent : « Comme le village est tranquille! Les habitants se sont-ils donc enfuis? — Pourquoi? ai-je répliqué. Tuez-vous aussi les femmes et les enfants? » Ils ont ri d'un mauvais rire, puis s'étant concertés, ils ont fait volte-face du côté d'Arlon. Et maintenant, il faut arracher la mère Nepper à ce spectacle. Mais elle ne veut pas abandonner son fils; elle ne veut pas laisser ses chèvres. Nous ramassons à poignées la belle herbe odorante que le mort a fauchée tout à l'heure et nous en emplissons l'écurie... La pauvre vieille se laisse emmener.

16 août 1914.

J'ai quitté le Pont d'Oye, et je passe maintenant le jour et la nuit au Patronage, pour être plus près des blessés. Les uhlands menacent de leur revolver les gens du village, ils tirent sur les paysans qui rentrent leurs foins. On assure qu'ils ont brûlé des villages. Et moi, plus je les vois, plus j'ai peur pour la France. Ce sont vraiment les dévastateurs de la Gaule, les Huns, les Normands...

17 août 1914.

Un pauvre petit officier français est venu mourir au Patronage. On lui a fait l'amputation de la jambe, et il perdait son sang à flots. Tout en moi a frémi! Non, jamais je ne m'habituerai à voir couler le sang français! Il me tenait la main et se débattait comme sous une étreinte de fer. « C'est l'agonie », criait-il je veux le savoir, et moi, dans mon ignorance, j'ai répondu « Non! » Voici son chapelet, sa pipe où deux petites dents volontaires ont marqué leur empreinte, un paquet de tabac, et son shako couvert de poussière... Ces objets qui n'ont plus de raison d'être vivent plus longtemps que lui!... Il était fin, délicat, plein de reconnaissance. Quand on lui a demandé s'il désirait se confesser avant l'opération, il a répondu si simplement qu'il s'était confessé il y a huit jours. Quelle différence avec le baron! Heureusement qu'une auto nous a débarrassés de lui, hier soir. Il disait au bourgmestre : « Si les Français me font prisonnier, gare au village! » Dans quelle singulière situation nous sommes! Nous appartenons successivement à la France et à l'Allemagne, plusieurs fois par jour au hasard des patrouilles qui passent!

20 août 1914.

Pendant trois jours, pendant trois nuits, nous les avons vus passer sur toutes les routes qui vont vers la France, vague interminables d'hommes, de canons, de chevaux, et c'était un bruit épouvantable qui remplissait toute la campagne. Ils étaient jeunes et à pleine peau, cette race de jeunes bêtes, et ils traînaient derrière eux tout l'attirail destiné à nous détruire. Quel spectacle que celui d'une armée ennemie qui foule le sol de la patrie! L'eau, la terre, le ciel leur appartiennent et ils ne nous laissent même plus, sur nos propres routes, la place de nos pas! Que dis-je, c'est l'injure à la main, le revolver au poing qu'ils nous abordent, et ils exigent qu'on leur livre à l'instant même tout ce qui leur plaît chez nous. Ils ont pris nos chevaux pour traîner leur canons, nos vaches pour les abattre, notre vin pour se désaltérer; tout ce qui brille les attire. Il leur faut surtout du champagne, des cigares, des chaussettes de soie et des parfums. *Frankreich kaputt! Belgien* aussi! Telles sont leurs salutations habituelles. Notre curé sera fusillé s'il fait sonner les cloches de l'église... J'ai reçu à l'hôpital la visite d'une espèce d'évêque. Il était en uniforme militaire avec un feutre violet, qui marquait, paraît-il, sa dignité, et il m'a annoncé qu'en temps de guerre les mêmes sacrements pouvaient servir pour les catholiques et pour les protestants. Comme il se trouvait au chevet des blessés, il m'a soudain demandé un vase... On imagine le récipient que je lui ai tendu. D'un regard méprisant, il a repoussé mon offrande en me montrant un bouquet de fleurs qu'il avait apporté. Quant aux médecins militaires ils viennent siffloter le matin à l'hôpital, mais ce sont nos docteurs qui soignent leurs blessés. En l'an de grâce 1914, nous assistons à une nouvelle invasion de barbares! J'écris ces choses, le soir, sur un bout de table, à côté de la salle où reposent les blessés. De tous les coins du village s'élèvent des chants bachiques et des cris avinés. Puis ce sont des roulements de charrettes et d'autos... des chevaux qui galopent... Où serons-nous demain?

23 août 1914.

Le canon tonne sans interruption et voici des blessés qui nous arrivent... quelques Allemands et beaucoup de Français... Ces derniers sont tombés dans un guet-apens près du village de Rossignol. Ils appartiennent presque tous à l'infanterie coloniale.

Mon journal a été interrompu par une nouvelle et interminable procession de chariots remplis de blessés français. Beaucoup ont déjà la gangrène. Nos médecins coupent, taillent, amputent. Il n'y a plus assez de seaux pour mettre les bras et les jambes. Et voici un cortège qui m'émeut plus encore peut-être des prisonniers français!... Ils racontent de terrifiantes nouvelles : villages incendiés; civils fusillés, otages emmenés en Allemagne, les Français en retraite... Mais non, je ne veux plus écouter, je ne veux pas savoir! Tuons-nous d'ouvrage s'il le faut, mais qu'il ne soit pas question de cette chose abominable, la défaite!

24 août 1914.

Je vais à la gare prendre livraison de 50 kilos de pain de munition que les Allemands m'allouent pour les blessés. Hélas! gare allemande, chef de gare allemand, drapeau allemand.

Je rencontre M<sup>lle</sup> Harmel qui a obtenu un sauf-conduit pour aller à Arlon. Là, dans la gare, deux listes sont affichées; celle des villages à épargner, celle des villages à ne pas épargner. Habay se trouve sur la première liste. Sécurité misérable qui me fait sourire de pitié!

Nos blessés nous occupent jour et nuit. Bretons d'une part, Silésiens de l'autre, ignorant la langue officielle du pays pour lequel ils se battent, ils sont venus s'entre-tuer à Rossignol. Leur patience, leur politesse, leur reconnaissance fait notre admiration. Ils se donnent des poignées de main en souriant et s'appellent : *Kamerad!*

25 août 1914.

Le canon tonne, tonne toujours : de longs coups réguliers qui me percent le cœur. Aucun journal, aucune nouvelle de l'extérieur... Que se passe-t-il dans le vaste monde? Nos alliés connaissent-ils l'affreuse destinée qui est la nôtre? Où sont les Français? Cependant, la foi et la confiance continuent à régner dans le village. L'esprit de résistance est vissé dans les volontés. Si petits, si chétifs, grelottant de fièvre, mourant même, ils n'ont qu'un mot à la bouche : « Pourvu qu'on gagne! »

Et le soir, quand j'échappe un instant à l'atmosphère empestée des salles, pour respirer un peu d'air pur, je vois à l'horizon des lueurs rougeâtres... Ce sont les villages auxquels les Allemands mettent le feu. Et je me dis : « Demain, peut-être, ce sera notre tour »!

Au Pont d'Oye, mes parents ont hébergé un régiment de la garde impériale qui s'est conduit convenablement. Ma mère a reçu les officiers par ces paroles : « Messieurs, nous avons donné l'hospitalité aux Allemands en 1870, et nous n'avons pas eu à nous plaindre d'eux. J'espère qu'il en sera de même cette fois-ci ». Quant à mes nièces, deux événements les ont particulièrement frappées : d'abord on a attaché le taureau dans l'antichambre (pour le soustraire à l'*Edax Germanus*); ensuite, tous les soldats, nus comme Adam, se sont précipités à cheval dans l'étang!

26 août 1914.

Les Allemands nous organisent. Voici la Landsturm installée dans chaque village, et pour circuler d'un village à l'autre il faut un passeport. Défense de garder une lampe allumée après 9 heures du soir. Défense de recueillir ou d'élever des pigeons. Quiconque

porte secours aux soldats français qui se cachent dans les bois est passible de la peine de mort. La farine blanche manque. Je m'éclaire avec des bouts de cierge que M. le Curé m'a cédés contre un sac de sel.

Les Allemands prétendent qu'ils ont pris Liège, Namur, Bruxelles, et que le Roi s'est réfugié à Anvers... Serait-ce vrai? En revanche, des Belges assurent que les horreurs qui se sont passées ici ont eu lieu dans le Luxembourg et même dans une grande partie de la Belgique. J'ai rencontré aujourd'hui deux femmes de Longuyon qui s'étaient enfuies de leur maison en flammes. Elles avaient tout perdu, et il ne leur restait plus, pour essuyer leurs larmes, qu'un seul mouchoir qu'elles se passaient.

Aujourd'hui, malgré les objurgations de ma famille épouvantée, j'ai fait atteler le poney; et, accompagnée de Joseph, notre vieux garde, j'ai renoué des relations avec le monde extérieur. Nous passons d'abord par Houdemont où la dévastation commence. Toute une rue du village est en ruines. Les pans de murailles qui restent ont l'air d'une lessive en désordre qui sèche au soleil. A la porte du cimetière nous remarquons trois monceaux de terre. C'est là que, par mépris, ils ont enfoui les fusillés. Voici un pignon dans lequel les balles ont moulé leur empreinte, et le long de la façade l'espalier roussi par les flammes, avec la poire cuite qui pend le long d'un volet, voici les affiches allemandes aux portes disjointes: « Cette maison a été brûlée parce qu'elle a donné asile aux Français. » J'entends le récit de la mort de Rossignon qui fut frappé de tant de coups de crosse « qu'il en était tout plat », et sa femme, dont deux soldats relevaient le menton avec un revolver, fut obligée de contempler cette scène barbare. Plus loin, nous apercevons un vieillard en guenilles qui fouille, un crochet à la main, dans les débris de ce qui fut jadis sa maison, mais il ne trouve que des cendres noircies qui se dispersent au vent. A Mortinsart les champs ont été piétinés, saccagés par la cavalerie. Ici, un affût embourbé dans un fossé, là des armes, un casque allemand, un képi. Les environs de Tintigny offrent un spectacle plus lugubre encore. Blés, avoines, prairies sont couverts par l'horrible détroque des batailles. C'est un amoncellement de mitrailleuses, de fusils, de gibernes, de harnachements de toutes sortes, avec des quarts, des peignes, des livrets, des cartes postales qui nagent sur des flaques d'eau. Soudain un cheval abandonné arrive droit sur nous. Des étriers rouillés battent ses flancs maigres. Il s'arrête, tourne court, et va galoper plus loin. Nous atteignons le village de Tintigny qui groupait jadis au-dessus de la Sernois ses étages pittoresques, et qui n'est plus guère qu'un monceau de ruines. Dans la prairie, près de la rivière, trois monceaux de terre recouvrent les corps des otages. Sont enterrés là l'honorable notaire-président de la députation permanente, le pieux et admirable curé, l'instituteur et vingt autres notables qui furent fusillés le 23 août. Une grande émotion nous étreint devant ces victimes. Ah! si tous nos désirs, toutes nos prières pouvaient être des soldats!

Nous dételons le poney chez les Sœurs qui nous offrent du pain et des pommes, et tandis que nous déjeunons, elles nous racontent les épisodes du 23. Elles-mêmes ont été épargnées, mais après quels jeux sadiques et cruels. Trois fois de suite un officier les fait mettre à genoux devant le peloton d'exécution, en leur déclarant que leur dernière heure est arrivée. Trois fois de suite les soldats tirent une salve à 75 centimètres au-dessus de la tête des victimes. Enfin, on les relâche, mais leur Supérieure est mourante depuis cette atroce journée.

Nous repartons, le cœur plein de tristesse, par cette route sinueuse et charmante qui mène à Rossignol, sous le feuillage léger des peupliers. Partout, des maisons saccagées, brûlées, en ruines. Voici mes bonnes, les chères amies van de Straten. Elles poussent un cri de joie en m'apercevant... Combien je les trouve maigres, changées, vieillies! Elles parlent, et quelles paroles!

Cent vingt-sept de leurs hommes ont été entraînés à Arlon et fusillés. Il n'y a plus dans le village que des veuves et des orphelins... Arrive Pierlot, leur régisseur, dont les deux fils sont parmi les victimes. Il me serre la main à la briser, il ne peut parler, mais son visage remue convulsivement. Et nous nous demandons pour la centième fois quelle est la raison de ces massacres! Car enfin celle que donnent les Allemands est un mensonge éhonté. Nous ne pouvons pas tirer sur eux puisque nous n'avons plus d'armes. Non! non! Cette calomnie fait partie d'un plan diabolique. Ils veulent justifier devant l'histoire l'agression la plus monstrueuse qu'un peuple ait jamais commise. Ces demoiselles me content les péripéties de la bataille qui se poursuivit jusque dans leur cour. Le soir, 1,400 blessés gisaient dans les salles du château. Elles évoquent les hurlements des opérés, la brutalité des officiers allemands, dont l'un, qu'elles avaient connu à la Cour de Belgique, leur répondit: « Je ne parle pas à des femmes! »; toute la population du village fuyant dans les bois où deux femmes accouchèrent; les troupeaux errant à l'aventure; les enfants perdus! Enfin elles ont vu, après la bataille, les Allemands arroser méthodiquement les maisons avec des réservoirs à essence, et y mettre le feu.

L'une d'elles ayant obtenu l'autorisation d'aller jusqu'à Luxembourg où se trouve le Commandement supérieur de l'armée allemande, pour demander l'autorisation de ravitailler les sinistrés, reçut du général lui-même cette cruelle et fanatique réponse: « Aussi longtemps qu'ils ne souffriront pas de la faim, du froid et de la misère, ils ne seront pas suffisamment châtiés. Il faut qu'ils soient punis, non seulement en eux-mêmes, mais encore en leurs enfants jusqu'à la troisième génération. Ainsi le veut la justice allemande ». M<sup>lle</sup> van de Straten ajoute: « Puisse la justice divine vouloir, elle aussi, le châtement des assassins, et bientôt! »

Maintenant mes amies me murmurent quelques mots à l'oreille... Ah! les âmes dévouées!... Risquer ainsi leur vie. Pourquoi pas? Aller la nuit dans la forêt, malgré les patrouilles allemandes? Sans doute! Si je veux les aider? Mais oui, je le veux.

Nous sommes revenus en silence, le vieux garde et moi. Le poney filait comme le vent et j'aspirais l'air du soir à longs traits avides. La dernière image que j'ai emportée de Rossignol est celle d'une pauvre femme qui était vêtue dans les rideaux verts du confessionnal.

Septembre 1914.

On se raccroche aux fils les plus ténus que laisse traîner l'espérance. Si les Landsturms cessent un instant de chanter en vidant les bouteilles de nos caves on en augure aussitôt que les Russes sont à Breslau! Et pourtant, les journaux allemands mentiraient-ils à ce point? Après le grand silence, c'est un roulement ininterrompu de trains qui déversent des soldats sur la France. Il fait gris. Des torrents d'eau tombent du ciel et l'on se sent triste infiniment! France, Angleterre, connaissez-vous notre effroyable détresse? Mais ma voix se brise contre les murs impénétrables de ma prison! Il y a un siècle entre ce qui se passait la veille de la guerre et notre situation actuelle. Tout a changé de forme, de couleur et même de nom, car les malheurs d'alors ne sont plus les malheurs d'aujourd'hui! Je me rappelle certaines scènes avec un sourire: mon père s'affaissant sur sa chaise quand le cocher lui a annoncé que nos deux chevaux étaient réquisitionnés par l'armée belge, et s'écriant indigné: « Vous ne leur avez donc pas dit que je faisais mes foins? »

La moitié de nos amis déclarait que, par principe, nous devions quitter la Belgique. L'autre moitié, toujours par principe, nous enjoignait d'y rester. Devant cette guerre civile de principes, nous avons consulté notre intérêt et l'avantage de la population: *honour and interest*, selon la juste formule de sir Edward Grey, et nous restons.



13 octobre 1914.

Notre prison s'organise. Voici les Landsturms qui installent dans chaque village une *Kommandantur*; les réquisitions pleuvent et les amendes aussi! Mon Patronage dont tous les blessés ont été emmenés en Allemagne, est devenu caserne. Je n'y exerce plus d'autre droit de propriété que celui de faire vider les W.-C.

Malgré la défense sous les peines les plus sévères, nous écrivons aux nôtres par la Hollande, le Grand-Duché, la Suisse. Personne ne nous répond jamais. Je pense à ces puits si profonds que la pierre qu'on y jette ne fait aucun bruit en touchant le sol.

29 novembre 1914.

Visite de matin de MM. Solvay, Coppée, Lambiotte, Poncelet la grosse industrie et la politique. Ils viennent s'entretenir avec mon père d'un Comité que l'on cherche à fonder, d'accord avec les États-Unis pour le ravitaillement des Belges. Tout paraît intelligemment combiné et la présence dans chaque secteur d'un délégué américain empêchera les réquisitions allemandes. Mon père est ravi de s'occuper de nouveau des affaires du pays. Ces messieurs nous apprennent la retraite quasi miraculeuse de la Marne. Ils sont pleins de confiance en l'avenir.

12 décembre 1914.

A 1 heure du matin, quand la maison m'a paru plongée dans le sommeil, je me suis habillée et à tâtons, j'ai ouvert la porte du vestibule. Un grand vent mouillé traînait sur la forêt, et collait au sol les feuilles mortes. Une lanterne de bicyclette à la main j'ai pris le chemin qui, entre deux rangées de sapins, mène à la chapelle de Saint-Joseph. Là, dans l'obscurité, deux ombres m'attendaient, l'une munie d'un gros paquet, l'autre portant une lanterne sous sa pèlerine. Nous échangeons quelques mots à voix basse, nous entrons dans la forêt. Pendant deux heures nous avons marché en file indienne, et j'admiraais avec un peu d'ironie la connaissance parfaite qu'avait notre guide — un braconnier des chasses paternelles — des moindres sentiers du bois. Parfois nous rencontrons des ombres mystérieuses, encapuchonnées. Des braconniers? Des gens qui font le même métier que nous? Mystère! Nul ne s'interroge, nul ne semble même se voir. Maintenant l'étroit sentier a disparu, et nous voilà en plein taillis, butant contre les cicots, nous prenant les pieds dans les ronces. Bientôt le terrain s'affaisse, on entend le bouillonnement d'un ruisseau, et la lanterne éclaire le tronc sur lequel nous allons passer. Nos pieds plongent maintenant dans la mousse, tandis que nos visages sont fouettés par les branches touffues d'une sapinière. Voici une chouette qui s'envole avec un grand battement d'aile. Soudain, je sens une odeur de fumée... les sapins desserrent leur étreinte, et nous nous trouvons dans une clairière adossée à un monticule. L'ombre qui m'accompagne siffle trois fois entre ses doigts et dirige la lumière de sa lanterne vers le vallonement. Des branches se déplacent une planche tombe, et ce sont trois Français en uniforme qui apparaissent la cigarette à la bouche, souriants.

Nous sommes entrés dans la caverne où l'on nous attendait. Un petit poêle y entretenait plus de fumée que de chaleur. Depuis la bataille de Rossignol, ils vivent là, terrés, proscrits, décidés à ne pas se rendre. Des braconniers qui ont découvert leur retraite les ravitaillent régulièrement, et, ô merveille d'audace gentille, le barbier d'un certain village va les raser chaque samedi! Mais cette situation ne peut se prolonger. Ils sont légion, les soldats français qui se cachent dans les bois, les Allemands le savent, et tôt ou tard, ils feront une battue générale pour s'emparer d'eux. Qu'ils se hâtent donc de passer la frontière et de rejoindre leurs compagnons d'armes. Voici des vêtements civils... Ils nous confient

leurs uniformes, leurs médailles, nous convenons avec eux du jour et de l'heure... Nous leur donnons le mot de passe. A Dieu va! A 7 heures nous sortions de la forêt et nous nous trouvions à la chapelle de Bologne. On y disait la Messe et personne ne fut surpris de nous y voir. Je suis rentrée au Pont d'Oye fort satisfaite de mon escapade nocturne, et mes parents ne savent pas que leur fille a découché.

(A suivre.)

Baronne A. DE PITTEURS.

## Explication de Hindenburg

Pour commencer, Hindenburg, est un homme qui a vécu très vieux.

Lorsque cette longévité n'est pas accompagnée d'une décrépitude trop rapide, elle confère à ceux qui l'atteignent un prestige tout particulier qu'on ne peut guère saisir que par comparaison. Voyez Chevreul, Gladstone, Freycinet, hommes discutés, à la vie mouvementée, mais dont l'autorité se fit incontestée aussitôt qu'il apparût qu'ils voguaient vers leur centenaire. A cinquante ans de distance, tous les actes paraissent respectables ou profonds : premier essai de l'objectivité solennelle de l'Histoire. Puis vieillir longuement au milieu des faits et des hommes, c'est se charger coûte que coûte d'un certain potentiel de majesté. Il semble qu'un homme très vieux peut commencer d'être soupçonné d'immortalité, puisque tout passe, et qu'il demeure. Enfin, c'est avec stupeur et respect que nous ne pouvons nous empêcher d'aborder un être plein d'années, en qui le souffle s'est fait à la fois très riche et très fragile. C'est peut-être une survivance du culte primitif des vieillards.

Pour les hommes publics, ce processus après tout étrange revêt un caractère spécial. La déférence qu'on leur témoigne n'est pas dénuée d'une certaine fatigue admirative. Un nom déjà usé par le frottement du temps se prête au mécanisme de la célébrité : dénigrer un homme politique ou un grand artiste très vieux, faire même sur eux des réserves, c'est lâche, parce qu'on a l'air de s'allier contre eux avec les forces de caducité. Hugo, qui fut d'abord célèbre et discuté, puis adoré et haï tout à la fois, a fini au sein d'une espèce d'indifférence religieuse. A partir de soixante-dix ans un personnage notoire n'est plus qu'un « grand vieil homme », c'est-à-dire un témoin, un monument, pour ne pas dire un vestige.

C'est le privilège, comme disait Lemaître, de ceux « qui enterrent tout le monde ». Entre parenthèses, a-t-on remarqué que presque tous les poètes anglais du XIX<sup>e</sup> siècle ont connu cette espèce de postérité anticipée? Il est de fait que la poésie anglaise conserve; on meurt rarement dans ses bras avant quatre-vingts ans. Hindenburg avait soixante-cinq ans en 1914; il ne comptait plus socialement, et pourtant, depuis lors, il a accompli plus de choses qu'on n'en trouve en deux ou trois vies d'hommes remarquables. Ce général retraité sauva l'Allemagne au début de la guerre, sauva l'armée allemande entre novembre 1918 et juin 1919, et présida au relèvement de son pays durant la période la plus troublée de sa courte histoire. Tout cela entre soixante-cinq et quatre-vingt-cinq ans!... C'est à peu près comme si quelque « grand ancêtre », Wittkind ou Frédéric Barberousse, s'était levé de sa tombe pour se mettre à la tête de la Germanie menacée.

Chose extraordinaire, cet homme d'un autre temps, ce reître borné et raide sut s'adapter à quatre ou cinq renversements de situation qui eussent déconcerté Richelieu ou Telletrand. C'est qu'il s'agit d'un Prussien, c'est-à-dire d'une espèce de Slave déraciné, nomade par atavisme, aussi assoupli, accommodé, perpétuellement prêt au départ que les Romanis dans leurs roulottes.

« Eternel devenir », tel est le destin des Allemands du Nord, pour qui le patriotisme n'est pas, par conséquent, l'attachement à la terre, le souvenir des morts, le respect des caractères nationaux, mais l'amour de la tribu, à travers toutes ses formes et le long de toutes ses marches. Un chef de horde, comme Hindenburg, servait l'esprit germanique aussi bien quand cet esprit signifiait « Empereur et empire » que lorsqu'il signifiait « république et démocratie ». Cela a étonné bien des observateurs latins, qui se représentaient le loyalisme des hobereaux prussiens tout pareil à celui des « légitimistes » français, voire des « demi-solde ».

\* \* \*

En troisième lieu, Hindenburg fut un militaire, ce qui est tout autre chose, en Allemagne surtout, qu'un soldat.

C'est le ton du grand état-major prussien qui se montrait dans les allures et dans les propos de ce général de quartier général : politesse froide, finesse étudiée, douceur coupée de brusques éclats. Certes, Hindenburg sut bien se battre lorsqu'il le fallait, payer au besoin de sa personne. Mais c'est devant ses cartes, ses plans directeurs, ses appareils téléphoniques qu'il donnait toute sa mesure.

Ce type de guerrier est presque dénué de toute manifestation de plaisir; et ainsi la guerre devient, dans ses mains, quelque chose de plus monstrueux encore, comme un appareil scientifique. Lorsque la guerre s'avère perdue, le généralissime allemand ne s'obstine pas, ne parle pas de levée en masse ni d'assaut suprême et désespéré. C'est fini; le premier problème de « Kriegspiel » est résolu; on n'a plus qu'à passer au second, dont voici l'énoncé : l'armée allemande doit se retirer unie et intacte. En 1925, c'est un raisonnement du même genre, aussi juste, aussi froid qui va décider ce vieillard à se lancer dans l'arène électorale. Et de même en 1932, lorsqu'il devint évident que le Reich ne pourrait éviter l'expérience Hitler.

Notez que cela n'empêche pas la passion, le dévouement, l'enthousiasme. Seulement ces caractères n'interviennent point dans le choix des actes : ils sont leurs moteurs. Type supérieur du militaire allemand, que nos esprits occidentaux ont le plus grand mal à se représenter, faute de points de comparaison, et qu'ils confondent avec le petit lieutenant prussien, sournois, cassant, à monocle, quand ce n'est pas avec la grosse brute poméranienne, le naïf buveur de bière, voleur de pendules et sentimental.

Remarquez aussi que le militaire Hindenburg, sans culture philosophique, d'une intelligence médiocre, réussit dans la politique, tandis que le soldat Lyauté, par exemple, esprit cultivé et cerveau supérieur, y échoua. Il s'agit, bien entendu, de la « politique » au sens moderne, fondée essentiellement sur la bataille des partis. Une vue nette mais courte, une combativité à la fois infatigable et machinale, peu de nuances, le goût des alternatives et des tactiques : les qualités sont les mêmes qui font le politicien habile et le bon chef d'état-major.

Le héros, qui se met tout entier dans chacun de ses actes, fait un déplorable ministre de la Guerre. Pourtant on peut appeler Hindenburg un héros allemand, si l'on n'oublie pas que l'héroïsme allemand est avant tout passif. Siegfried ne décide presque rien : il est conduit par les dieux et les philtres. Paul von Hindenburg fut un grand serviteur de son pays dans la mesure où il sut subir. Et subir jusqu'à la responsabilité, jusqu'au crime, jusqu'à l'infamie.

Celui qui fit déporter durant l'occupation des milliers de femmes et de jeunes filles, brûler des villages entiers, scier les arbres fruitiers et combler les mines aurait aussi bien, si l'intérêt immédiat de son pays l'avait exigé, fait fusiller en pays occupé toute la population civile, ou jeter les bacilles de la peste sur Londres et sur Paris. Tels sont ces guerriers germaniques, pourtant hommes de devoir, bons époux, bons pères et le reste.

Ce n'est pas leur faute si le message de Rome, cette consigne mystérieuse d'humanité et de sensibilité qu'on appelle la divine mesure, n'est pas encore lisible sur le sol de leur pays. Hindenburg fut un brave homme et un excellent patriote, au sens où il y a sans doute, chez les Caraïbes anthropophages, des braves gens, dévoués corps et âme à leur tribu.

Pour finir, il fut aussi un Prussien à l'ancienne manière. Car son espèce a presque disparu en Allemagne; les nouvelles générations sont bien différentes, phénomène qu'on ne retrouve sans doute, avec cette intensité, qu'au Japon de 1860-1900.

La nouvelle Germanie, si elle parvient à se former, à étouffer ses antiques atavismes d'anarchie, sera encore plus dangereuse que l'ancienne, parce qu'elle sera tout ensemble plus propre, plus pauvre et plus unie. Il viendra peut-être un temps où nous regretterons Frédéric II, Cœthe, Wagner, et même Hindenburg. Peut-être l'Allemagne devra-t-elle regretter aussi celui-ci, pour peu qu'elle garde un souvenir de sa propre histoire, cocasse et grandiose à la fois. Hindenburg, c'était encore quelque chose de sain et de naturel; une sorte de sauvage, c'est entendu, mais de vénérable et de patriarcal sauvage. Après lui, il ne reste plus guère que des mécaniques supérieurement huilées, ou bien des fanatiques agités d'un sombre feu.

Tacite parle déjà, avec horreur, de l'antique Germanie, terre des pillards et des hordes. Ce qu'il faut craindre davantage encore, c'est une Germanie moderne, vraiment moderne, qui serait la réalisation — terrible, n'en doutez pas! — des anticipations des romanciers pessimistes. N'oublions pas que la nation allemande, comme certaines espèces de monstres préhistoriques, n'est pas encore connue sous sa forme adulte, étant née d'hier.

ROBERT POULET.

## Delphes la Pathétique

Ayant dépassé la banlieue athénienne, le train s'achemine à travers la plaine de l'Attique parmi les oliveraies, des bouquets de pins maritimes, des vignes, des zones de terres rouges au pied de collines roses, jaspées d'ombres violettes. Des cailloux, des cigales. Les sites évoquent le bled marocain : les pauvres tentes de réfugiés, éparses dans les terrains fauves, font songer aux noualas du moyen Atlas, et on pense un peu aussi au nord de l'Andalousie. Le train somnolent s'arrête très souvent et s'immobilise en d'humbles gares. Le buffet consiste en une boîte de tôle posée sur quatre pieds et emplie de braises sur lesquelles rissole et noircit, au milieu du quai, un agneau embroché. Un homme débite, avec un couperet puis avec ses doigts, cette viande. Il en façonne des dés qu'il enfila dans une branchette, et plante celle-ci dans un quignon de pain gris. Les voyageurs descendus remportent dans leur compartiment ce régal. Ils y joignent quelques grappes du merveilleux raisin grec offert par des gamins demi-nus, des verres d'eau, et quelques tasses minuscules où fume un café boueux. Nourris de « kebab » et de « staphyli », les gens repartent, sous les yeux indifférents

d'un chef de gare qui tripote son chapelet d'ambre pour occuper ses mains et ne pas rouler trop de cigarettes. Les dindons et les chèvres s'aventurent presque sur la voie, qui monte peu à peu en contournant des falaises arides. Un arrêt, après dix autres, devant une cahute et un champ de cailloux : un nom qui fait sursauter : Tanagra! O magie, ô déception! Impossible de ressusciter, en ces quelques grosses paysannes qui bâtonnent leurs baudets, le monde délicieux des figurines célèbres que trois syllabes ont suffi à imposer à ma pensée. Elles sont nées sur cette terre pourtant, mais elles sont mortes à jamais et reposent dans les vitrines des musées qui préservent leurs charmes graciles. Une petite cité blanche, neuve, banale, parmi des bouquets d'arbres, apparaît sur une éminence. Je n'ai pas le loisir de la visiter, elle n'en vaut d'ailleurs guère la peine. Mais l'éminence s'est appelée la kadmée, et je suis à Thèbes, la ville d'Œdipe et de Jocaste, des sept chefs et d'Epaminondas, la ville où la colère d'Alexandre n'épargna que la maison de Pindare, Thèbes, enfin! Il n'y a plus rien que quelques pans de murs et un chétif musée local. Je tente de me consoler en regardant les pentes farouches du Cithéron, d'un sombre et beau caractère. Des sentiers en descendent. C'est peut-être dans l'un d'eux qu'Œdipe a riposté par un coup mortel à la brutale cinglée du fouet du vieux Laïos son père, furieux de voir ce piéton gêner le passage de son char. C'est peut-être dans ce champ qu'Étéocle et Polynice se sont entre-tués; Œdipe aux yeux sanglants est parti de là, soutenu par Antigone, pour l'exil expiatoire. Et voici une autre gare-cabane : elle s'appelle Sphinx! Toute l'immortelle tragédie des Labdacides dite par Sophocle, et qui forme un diptyque incomparable avec celle des Atrides dite par Eschyle, est concentrée dans ce paysage que je traverse. De combien peu de choses ces Grecs follement imaginatifs ont su tirer des œuvres sublimes? Il ne reste même pas ici des traces d'un drame de village...

Le lac Copais n'est plus qu'une bande desséchée et fertilisée par une compagnie agricole; je ne puis que deviner au loin l'Hélicon, le val des Muses, son bois sacré, et la fontaine Hippocrène, et Platéés et Leuctres invisibles. Des noms, rien que des noms, et les beaux mensonges de la poésie et de l'histoire, là où elles placent Orphée et Hésiode, et les Neuf Sœurs dont se souvinrent Raphaël et Puvis de Chavannes, là où se brisèrent la vague d'assaut des Mèdes et le prestige militaire de Sparte. Cependant le train serpente et halète en s'élevant de plus en plus aux flancs d'un admirable cirque de montagnes roses entre la Béotie et la Phocide, et la blanche Levadia s'étage au versant de la gorge Heraynienne où voisinent les deux sources de Mnémosyne et de Léthé, de la Mémoire et de l'Oubli, auxquelles buvaient tour à tour les croyants avant d'affronter, en son antre infernal, l'oracle du redoutable Trophonios. Bien au delà, à l'ouest, c'est la plaine de Lhéronée où Philippe de Macédoine vainquit la coalition grecque, et, plus loin encore, au-dessus de la mer et du canal d'Atalanti, la gorge des Thermopyles. Mais la voie m'entraîne vers l'est, où je retrouverai bientôt le golfe de Corinthe, tant est étroite cette région grecque où se pressent tant d'ombres et de souvenirs dont notre destin dépendit.

\* \* \*

J'arrive enfin à Bralo, après plusieurs heures de trajet. Ce n'est qu'une halte sur la route de Larissa et de Salonique, une gare dans un site désertique, avec un minable « magazi » à éviter, si peu exigeant soit-on et si édifié déjà sur la paisible gueuserie grecque. Bralo est dite officiellement « Delphoi ». Mais ce nom prestigieux n'est qu'un leurre. Il faudra deux heures et demie d'auto à travers les montagnes pour atteindre le but. J'ai télégraphié la veille, pour retenir un gîte, à cette adresse inouïe : « Apollon, Delphes ». Et, chose plus inouïe encore, Apollon m'a répondu! J'entreprends d'aller jusqu'à lui dans un invraisemblable tacot ayant bien passé la trentaine, n'ayant jamais été lessivé, et où, n'ayant pas le choix,

je m'installe avec les ballots et bidons qu'empile un chauffeur aussi primitif que son véhicule. Nous partons à toute vitesse et nous enfonçons presque aussitôt dans des défilés grandioses et sauvages, sur une route où certainement le chariot ennuagé de fumée ne tardera pas à se disloquer en nous jetant au ravin. Pourtant tout se borne à de multiples cahots. L'adresse des chauffeurs grecs est proportionnelle à l'état des chemins, c'est-à-dire miraculeuse, et bientôt j'oublie les conclusions pour ne songer qu'à admirer cette traversée des montagnes, aussi belle, majestueuse et tragique que celle du Grand Atlas où je crois me retrouver. Une descente périlleuse me mène aux tendres oliveraies qui, après le col de Gravia, environnent la jolie Amphrissa. Et c'est de nouveau l'escalade de ce Parnasse qu'une légende menteuse a fait croire agréable au doux Raphaël : il ne l'avait pas vu, quand il y a placé son Apollon entouré de fleurs et de poètes dans la douce fresque du Vatican. Le Parnasse est magnifiquement terrible! Enfin, de tournants en défilés et de lacets en escarpements, sans embardée funeste et même sans pneu crevé, l'homme s'arrête moins qu'il ne jette son tacot, ses ballots et moi dans une rue d'un village blanc, enguirlandé de pampres, devant la porte d'une maison simple, accueillante et très propre. Je suis dans le bourg de Kastri, et à l'*Hôtel Apollon*. Je suis à Delphes.

Devant mon logis, au delà d'un parapet surplombant des pentes aux oliviers vénérables, se creuse l'hémicycle lointain des cimes thessaliennes, et, tout au fond, comme une coupe de forme parfaite, la baie d'Itéa s'emplit d'une eau de turquoise d'une suavité indicible. C'est un paysage de paradis. Mais je me détourne, et j'ai fait cent pas à peine dans le sens opposé que je pense me trouver à l'entrée de l'enfer. Une ombre d'un bleu presque noir envahit brusquement une faille immense, abrupte, déchirée et sinistre. Je ne vois plus la baie angélique, toute glorieuse de soleil. Je suis penché sur un abîme, face à la pierre qui, de toutes parts, m'opprime, se hérissé, et se soulève vers le ciel comme après une formidable explosion dont les granits sanguinolents portent encore les brûlures. Je n'avance qu'avec crainte. Et, au sein de cet énorme chaos, je distingue une longue traînée blanchâtre qui, du fond du gouffre, monte obliquement presque jusqu'à la cime. Ce sont là les ruines des sanctuaires delphiques, pathétiques et foudroyés. Mais l'approche du crépuscule m'interdit de les aborder. Je dois me contenter de contourner leur vaste emplacement en allant jusqu'à la fontaine Castalie qui sourd, à mi-côte, d'une fissure rougeâtre entre les deux roches Phœdryades, la « Rousse » et la « Flamboyante », hautes de trois cents mètres à pic. Du haut de la seconde les Delphiens précipitaient les sacrilèges. Dans ce décor sauvage, la fontaine verse toujours son eau limpide, qui servait aux purifications. Le réservoir qui la recueillait subsiste, mais les dalles qui le recouvraient, les sept pilastres de marbre décorant la très simple façade, ont disparu, les niches sont vides où étaient placées des offrandes auprès de la statuette de la nymphe Castalie, et une fontaine turque, aménagée tout auprès, détourne quelques filets de cette onde. J'y goûte : elle est délicieuse. A quelques pas, sous un superbe bouquet de platanes à l'orée de la route d'Arakhova, un humble café installe quelques tables. Je m'y assieds pour voir passer les paysans qui remontent du fond de la vallée avec leurs ânes chargés de fourrage pour l'hiver. Ce sont des gens très doux, qui me saluent d'un cordial et discret *Kallispera!* la « Bonne nuit! » grecque. Les femmes, se tenant très droites sur leurs montures, sont belles : et dans ce modeste défilé je retrouve, mêlées à quelques rythmes de bas-reliefs hellènes, ces impressions bibliques que m'avaient données les scènes des villages marocains. Chaque matin et chaque soir cette cavalcade descend ou gravit les pentes rocheuses, les très rudes sentiers qui naissent, tout en bas, des oliveraies dont je distingue encore les verts veloutés et sombres à la base des colossales falaises nues. Dans cette désolation grandiose il y a un peu de fécondité, de quoi nourrir mal

quelques centaines de créatures. Un feu s'allume dans la montagne, le site se dérobe dans la nuit, et je rentre lentement, avec les laboureurs attardés, dans le hameau de Kastri. Il était jadis bâti sur les ruines elles-mêmes. On l'a exproprié lorsqu'on a décidé les fouilles, et on l'a rebâti il y a soixante ans au détour de la route, en vue de cette baie d'Itéa dont Puvis de Chavannes eût aimé les couleurs et les lignes. Dans la rue qui domine le paysage où scintillent les fanaux du golfe lointain, quelques pâtres se groupent autour d'un phono. Mais, au lieu des airs ineptes que je redoutais, ce sont des disques de malaguenas andalouses et de chants arabes, âpres, mélancoliques et passionnés, qu'écourent religieusement ces Kastriotes avant l'heure du sommeil...

\* \* \*

Le lendemain matin, dans une clarté splendide, je découvre tout le cirque des montagnes. Vraiment les anciens ont su choisir, pour frapper les imaginations d'une crainte sacrée, un endroit formidable, où les aigles tournoient, cherchant pâture avant de regagner leurs aires aux crêtes de granit sanglant. Cependant le soleil, et ce divin azur qui surpasse en suavité celui de l'Italie et de l'Afrique, exclut l'horreur et exalte la beauté de ces versants bleus, de ces failles dorées ou de ces bois d'oliviers, de ces bouquets de platanes et de pins : et une coloration rose et argent revêt ces décombres de marbre qui, la veille, à jour fermant, m'étaient apparus comme des tombes livides laissant s'échapper des ossements. Je jouis d'une solitude totale : personne à l'hôtel ni dans les ruines. Cet adorable automne que j'ai choisi n'est point, paraît-il, « la saison » delphique. Mais dans ce paysage de la vallée j'imagine les foules des pèlerins qui y campaient sous la tente, venus à cheval, à mulet, en chariot, sans chemins tracés, de très loin, durant des semaines, et dont les feux devaient, les soirs, donner l'impression d'une armée assiégeante au pied de la redoutable cité apollonienne plutôt que d'une multitude de suppliants. Je veux suivre le chemin qu'eux-mêmes suivaient, et faire dans leur souvenir l'ascension rituelle. C'est pourquoi je gagne d'abord, sur la route d'Arakhova, en contre-bas, la Marmaria. C'est une sorte d'oasis très douce où, sous les beaux arbres, blémissent les blocs épars. D'autres blocs s'y mêlent, tombés ceux-là du haut du Parnasse dans les convulsions de cette terre volcanique : et trop souvent, dans les orages, ces chutes ont achevé de broyer de nobles fragments sculptés qu'avait épargnés l'avidité méchanceté humaine. Les Gaulois, les Thraces, Sylla, Néron qui vola d'un seul coup cinq cents statues, ont passé par là avant que les empereurs byzantins, proscrivant le paganisme, condamnassent Delphes à l'abandon définitif, Apollon leur semblant mort. Et puis, il y a eu l'immanquable et plus innocent vandalisme des indigènes faisant de la chaux avec des chefs-d'œuvre cuits au four, et, pour bâtir leurs bicoques, prenant à même les sanctuaires de dieux déchus, devenus des chantiers de démolitions et des carrières gratuites. La secousse sismique est un bien moindre fléau.

De cette Marmaria partait la voie sacrée qui montait vers les grands temples de la mi-côte. Là s'élevait d'abord le sanctuaire d'Athéna, qui portait ici le surnom de Pronaid (gardienne du temple), dont un pieux jeu de mots faisait également la Pronoid, la providentielle. Là étaient aussi des ex-voto aux héros qui sauvèrent Delphes des outrages mèdes et gaulois, des monuments expiatoires, des habitations de prêtres, et cette exquisite Tholos, rotonde de marbre dont la destination reste énigmatique, mais dont il m'a suffi d'admirer, en artiste nullement archéologue, le pur soubassement orné d'un fin listel, et les colonnes graciles, faites de ce marbre scintillant et givré que je ne puis toucher sans un frémissement tant sa candeur tiédie au soleil semble toujours vivante. L'ensemble de ces terrasses est un tableau que Poussin ou Corot eussent dû peindre. Non loin, sous les ombrages, s'étendent les vestiges de la grande palestre, avec ses bains chauds

et froids remaniés par les Romains, sa piste d'entraînement pour les jeux et les luttes pythiques en commémoration de la symbolique victoire du dieu sur le serpent Python, tous les quatre ou huit ans. J'ai pensé là, tout à coup, à la glorieuse vision de Delacroix : le site devenait romantique, et les flèches d'or de l'Archer divin m'apparaissaient réelles, tandis qu'elles tombaient vers le fond de la gorge où un torrent desséché se déroulait comme un énorme reptile. Dans tous les lieux où l'extraordinaire imagination poétique des Hellènes a doté d'un sens et magnifié les moindres aspects, il suffit, pour les comprendre, de réadapter au sol les légendes : elles s'y replacent d'elles-mêmes si exactement qu'elles redeviennent des réalités radieuses.

De la Marmaria, en regagnant la fontaine Castalie, j'ai abordé les murs aux puissants contreforts qui contenaient les terres et dessinaient la place servant de péristyle et d'entrée principale du sanctuaire. Des ruelles transversales y débouchent. Là vivaient les gens qui, tout pareils au personnel de nos grands pèlerinages, avaient pour industrie la vente de couteaux de sacrifice et des objets de piété, la gravure des stèles, la location de tentes, le métier de guides et de marchands de soupe, gens de fausse bigoterie, parasites, fainéants, avides, méprisés d'ailleurs par tous les visiteurs de l'Hellade, contraints d'en subir les exigences aux époques des fêtes solennelles où une foule devait se loger et se nourrir. Des logis de ces exploiters il ne reste que des gravats. Mais sitôt qu'on les dépasse, on retrouve la voie sacrée et ses larges dalles un peu glissantes, interdite aux chars. Les plus illustres personnages la gravissaient à pied, et ils passaient entre une double série d'ex-voto, autels ou statues, commandés par des vainqueurs et offerts en reconnaissance au Dispensateur de la lumière. Corcyre, Argos, l'Arcadie, Sparte, Siphnos, Sicyone, Athènes, Tarente, Cyrène prélevaient tout à tour sur les dépouilles ou les tributs de leurs ennemis les frais de ces œuvres d'art et de ces chapelles votives, enfermant les offrandes, qu'on appelait des trésors. C'était l'avenue triomphale commémorant toutes les gloires et aussi toutes les haines de cette Hellade si divisée, se réconciliant pour un même hommage divin. Pour se faire une idée des richesses réunies, il suffit de se souvenir que, malgré les pillages de Sylla et de Néron, Pline dénombrait encore plus de trois mille statues en cet Hiéron dont Plutarque fut l'un des prêtres et où Pausanias, plus d'un siècle après la mort de Jésus, admirait encore l'abondance des œuvres d'art. Telle était la floraison immense née de l'allégorie d'un conflit entre le Serpent, symbole des forces souterraines et les exhalaisons infernales, et l'Apollon importé par les marins crétois sous la forme d'un dauphin, symbole de la puissance marine; le lieu, nommé Pythô, s'appela Delphoi quand un mythe eut vaincu l'autre, et ainsi commença la grande adoration qui devait n'être reniée qu'après neuf siècles, et ainsi devint illustre, et jalouée par tous les États de l'Hellade, et respectés par Rome elle-même, la gorge farouche dont j'ai gravi les pentes. L'histoire antique est écrite sur chacune de ces pierres assassinées, qui parlent de tant de grandeurs évanouies. Au milieu d'elles on a relevé, dans sa délicate perfection, l'édifice petit et délicieux que les Athéniens consacrèrent avec le butin pris aux Perses au soir du choc immortel de Marathon. Ils y déposèrent leurs trophées, ils y gravèrent les paroles et la musique des hymnes voués à Apollon delphien. Là comme ailleurs j'ai vainement tenté de définir le charme que j'éprouve devant cette conception si simple du temple grec : quelques verticales, et, sur des colonnes nues ou cannelées, un triangle posé, de quoi lasser, légitimer le reproche de pauvreté et de monotonie. Et pourtant, par la vertu seule de la proportion géométrique, de l'eurythmie parfaitement calculée, quel sortilège reposant et surnaturel naît de cette fugue de marbre où les blanchisseurs chantent à l'unisson sous l'azur!

\* \* \*

C'est bien plus haut encore, parmi les débris d'édifices, par un sentier escarpé qu'envahit la végétation, qu'il faut grimper pour atteindre au Stade, presque aussi bien conservé que le théâtre, offrant ses gradins à sept mille assistants sur une longueur de deux cents mètres. L'arc de triomphe ajouté par les Romains ne solennise plus l'entrée, mais la tribune des arbitres est encore là, et aussi la canalisation d'eau qui rafraîchissait la foule, et les rainures de marbre où s'appuyaient, au moment de bondir, les pieds des coureurs. De cet espace désertique, la vue sur l'étagement de Delphes et sur le cirque des monts est admirable par les plans du granit rose offerts aux spectres bleus que traînent lentement les nuages. On comprend alors l'énormité d'une ville qui, de loin, ne semblait être qu'une ébauche de pierre blanchâtre au flanc du Parnasse, et où j'ai marché durant plusieurs heures. Quant à l'effort qui a amené là, souvent de fort loin, ces amas de marbres, les moyens d'exécution en restent inconcevables. Ceux qui les ont apportés étaient des Sisyphe qui, plus heureux que le condamné des enfers, n'ont pas laissé retomber leur colossal fardeau.

Là où se déchainait, durant les courses ou les corps à corps d'athlètes, un furieux aquilon de clameurs, il n'y a plus que le silence de la mort. On est presque aux cimes, et l'on peut vaguer sur le versant du mont d'Haghios Ilias, c'est-à-dire Saint-Elie. On n'y trouve que des restes de remparts bâtis contre les gens d'Amphissa, au seul point où Delphes n'était pas inaccessible, et la très modeste maison de l'École française, et sur la lande où s'assemblaient les Amphictyons, et d'où ils découvraient Itéa et son golfe, des tombeaux, de très nombreux tombeaux taillés dans le tuf, visibles ou souterrains, avec ou sans coupoles. Des êtres de tous les temps sont venus se décomposer et s'annuler dans ces niches, des Mycéniens, des Grecs de Périclès ou de l'époque hellénistique, des Byzantins. Parmi ces vestiges funèbres, les paysans placides ont établi les aires où ils battent leur blé. Peu d'endroits au monde m'ont paru aussi mélancoliques, aussi mornes que ces pentes d'Haghios Ilias que je redescendais à la fin du jour pour regagner Kastri, laissant derrière moi l'immense cimetière de dieux et de héros, et ses ossements de chefs-d'œuvre. Une dernière lueur empourprée, un saut de la lumière expirante, puis, de nouveau, la nuit vint, la nuit grecque, claire et bleue, avec toutes les étoiles...

Delphes est un poème beethovénien, et un lieu qu'on ne peut vraiment comprendre dans toute sa signification sacrée que si l'on y apporte une âme décidée à ne plus se passionner que pour les plus grandes choses. Je ne suis point venu chercher ici l'archéologie, mais ce langage des lignes dont l'Hellade tout entière est la divine écriture, et que je ne cesse de lire depuis le jour où, dépassant Céphalonie et Zante, l'*Andros* qui me portait s'est avancé dans le golfe de Corinthe.

N'y existât-il aucune ruine, le site delphique vaudrait à lui seul qu'on y vint goûter le silence, l'harmonie dans l'apparent chaos, et la musique intérieure qu'éveille la solitude. Je suis revenu auprès de la fontaine Castalie, sous les platanes vénérables, blotti dans le bien-être, et persuadé plus que jamais que le temps n'est qu'un mot et qu'un simple décret de la volonté peut replacer un homme à la date qu'il préférera dans le cours des âges. Je n'avais point à redescendre vers l'Attique par Itéa et la mer, et le même dur trajet m'attendait au retour. Avant de l'entreprendre, j'ai voulu durant des heures encore, délaissant le désastre des portiques et des temples, me borner à regarder passer les doux paysans grecs avec leurs ânes surchargés de foin ou de pampres, les chevriers aux capes velues, les enfants chantonnant leurs mélodies, humanité dénuée, méritoire, dont les rayons apolloniens, traversant une poussière d'or, allongeaient sur la route les ombres (1).

CAMILLE MAUCLAIR.

(1) Ces belles pages sont extraites d'un volume qui paraîtra cet hiver chez Grasset, à Paris, sous le titre : *Le pur visage de la Grèce*.

## En quelques lignes...

### Séries

Journée du 6 février à Paris, insurrection socialiste à Vienne, mort du roi Albert, coup d'Etat en Allemagne, assassinat du chancelier Dollfuss : tout cela en six mois et dans une seule région de l'Europe!

Dire qu'il y a des années où il n'arrive rien!... On aura beau dire, c'est un sujet de méditation toujours actuel que les caprices de la destinée, dont le visage se fait singulièrement plus troublant, chose curieuse, dès l'instant où l'on constate qu'elle n'agit pas tout à fait au hasard, qu'elle suit des lois. L'une des plus certaines pourrait s'appeler celle des séries. C'est un fait que les événements de même ordre ne se distribuent pas largement à la surface du temps, mais surviennent par grappes. Ainsi des catastrophes naturelles, des accidents de chemins de fer, des crises ministérielles, des numéros impairs à la roulette, des assassinats politiques, des apparitions de monstres marins, etc.

Ce fait a passé vaguement dans notre intuition; confusément, lorsqu'il nous est arrivé plusieurs infortunes, par exemple, nous restons la tête courbée, immobile, attendant encore « l'autre coup ». La Sagesse des Nations exprime ce sentiment par diverses expressions puériles mais au fond saisissantes : « Jamais deux sans trois », etc.

### Pile ou face

On sait qu'il existe une science du hasard, appelée « calcul des probabilités », science dont la seule conception est une sorte d'effarant mystère, car enfin découvrir des règles au jeu du hasard, n'est-ce pas — en quelque sorte — faire un pas sur le territoire de la Volonté impénétrable et saisir un trait du visage de la Providence?

Déjà les règles découvertes par le calcul des probabilités laissent à penser sur ce thème. Témoins la loi des grands nombres, celle des moindres carrés, etc., dont le caractère le plus impressionnant est la contradiction. Après avoir tiré une fois « pile », il n'y a aucune raison pour qu'on tire soit « pile », soit « face » — et pourtant cet événement ne saurait être totalement indépendant du fait que, sur un million de coups, il y a toujours à peu près cinq cent mille « faces » et cinq cent mille « piles ».

La loi des séries, que le calcul des probabilités n'est pas encore parvenu à embrasser, constitue un étage nouveau de cette recherche presque magique.

### Le monde des « possibles »

Un étage encore plus élevé pourrait être appelé « intime » ou « intuitif ». C'est une constatation irréfragable qu'à certains moments nous *sentons* qu'il va arriver quelque chose et que certains êtres connaissent plus fréquemment que d'autres cette sensation d'avertissement. Il y a là comme un sens supplémentaire, dont nous ne sommes qu'imparfaitement ou inégalement doués, et qui nous met en relation avec le monde étrange du *possible*, ou de l'imminent.

Tout se passe comme si l'univers était chargé de fluides, dont un certain nombre constituent des *causes* importantes, éléments essentiels de la destinée, et si l'homme se promenait infirme au milieu de ces décharges de hasard accumulé sans pouvoir le

détecter, ou bien en les détectant très faiblement, comme les ondes électriques au début de la T. S. F.

Evidemment, il faut se méfier de ces prémonitions, qui sont quelquefois de pures autosuggestions, quand elles ne relèvent pas de la mystification ou de l'imposture. Dans les petites choses comme dans les grandes, il y a de vrais et de faux prophètes...

#### Avantages de l'ignorance

Remarquons aussi que la plupart des pressentiments sont funestes, et qu'on s'attend plus souvent au pire qu'au meilleur.

Enfin un grand nombre de sensations d'attente sont parfaitement explicables par l'analyse. Quand on se trouve joyeux, par exemple, sans savoir pourquoi, il est rare qu'un examen minutieux et consciencieux ne fasse pas découvrir l'origine de cette humeur apparemment inexplicable. Presque toujours, il s'agit d'une cause infime, hors de proportion avec notre allégresse. Alors, on s'assombrit, ce qui n'est pas au fond un résultat bien brillant!...

Réfléchir à tout propos, se cribler d'investigations et d'interrogations, cela ne vaut peut-être pas grand'chose, et nous avons avantage à vivre naturellement, sans nous évertuer à tirer parti d'instincts et de dispositions plus puissantes chez le primitif, qui ignore leur nom et leur mécanisme, que chez le civilisé « conscient et organisé ».

Une bonne image des inconséquences de la civilisation, n'est-ce pas celle du petit garçon qui démolit sa locomotive pour comprendre comment elle marche? Nous serions bien avancés si nous découvririons en nous quel est le dispositif qui (maladroitement) perçoit l'avenir. Nous n'oserions plus bouger pied ni patte, terrorisés par la proximité écrasante des « possibles ». Savoir à coup sûr ce qui risque d'arriver demain? Merci bien, ce ne serait plus une vie!

#### Notre-Dame de chez nous

Les Anglais nous envient, et non sans raison, le sourire des nombreuses « Notre-Dame » qui mettent dans notre pays du pittoresque et des bénédictions. Il y a du charme, même pour les incroyants, à découvrir au carrefour des routes, à l'ombre de la forêt ou dans la lumière de la clairière, l'image de la Femme entre les femmes. Image douce, image bienveillante, image gracieuse. Il en est tant et tant sur les chemins de chez nous! Elles ont chacune leur visage, mais un même air de tendresse!

Par ce clair dimanche d'août, on aura pu les voir nombreuses et touchantes, ces Vierges de nos provinces, qui s'alignaient dans la procession du couronnement de la Vierge d'Alseberg. Il y avait là cette toute noire et pourtant belle Notre-Dame de Hal qui, depuis trois cents ans, veille, presque aux portes de la ville, sur Bruxelles et le Brabant. Mais la capitale est gardée encore par Notre-Dame de la Consolation, que les carmélites de Vilvorde conservent depuis ce temps lointain où Elisabeth de Hongrie leur en fit don, pour le réconfort des pauvres qu'elle aimait en secret. Et Notre-Dame de Montaigu qui, honorée tout d'abord au creux même d'un de nos chênes séculaires, trouva place dans une chapelle construite par Albert et Isabelle... Mais le nom d'Albert est, dans la lignée de nos princes, un nom prédestiné et béni. Pour protéger le Roi-Chevalier qui dort depuis peu de mois dans la crypte, il y a Notre-Dame de Laeken que voici, majestueuse et grave.

On redirait presque toute notre histoire de Belgique avec l'histoire de ces statues de la Vierge qui formaient le cortège fastueux.

Leur nom à presque toutes rappelle un épisode glorieux de notre passé. Leur vocable, une litanie consolante. Dans la candeur naïve de leurs bois taillés, dans les plis rigides de leurs robes de velours, dans le regard qu'ont les unes vers les nues et dans la tête un peu penchée qu'ont les autres, on retrouve le secret de l'éternelle consolation, de l'éternelle confiance.

Et nous aimons, entre toutes, ces Notre-Dame qui tiennent l'Enfant Jésus dans leurs bras, comme pour indiquer au monde combien la tendresse du ciel est proche de celle de la terre...

#### La Vierge d'Alseberg

La Vierge d'Alseberg est plus qu'une autre humaine, dans le resplendissement divin de l'enfant qu'elle presse contre elle. Assise dans un fauteuil, elle semble vouloir donner audience à tous les adorateurs de son Fils. Elle est surtout sereine et douce et attirante. La simplicité, la vérité de son expression rachètent ce que l'œuvre d'art pourrait avoir de compliqué à cause même de cette alliance du roman et du byzantin qui fait le caractère des sculptures du XIII<sup>e</sup> siècle. La statue se détache sur un firmament plein de soleils d'or et d'étoiles d'argent. Mais il faut en revenir à la page d'histoire, de notre histoire. Et aussi à la légende qui, sans la déformer, l'enjolive et la parfume.

La reine de Hongrie reçut, dit-on, la visite d'un ange qui l'engagea à bâtir une église à Alseberg. C'était en 1230. En ce temps-là, toute la contrée était couverte du bleu des fleurs de lin. Et les sœurs du monastère d'Alseberg consentirent à céder leur champ, couleur d'azur, couleur de la Vierge, pour l'édification du sanctuaire. La fille de sainte Elisabeth, Sophie, duchesse de Brabant et femme d'Henri II, fit don de la statue sculptée dans un charme de Hongrie. Jean III fit construire le chœur de l'église. Philippe le Bon, un jour qu'il s'était égaré dans la forêt de Soignes, fit vœu, s'il retrouvait sa route, de doter la chapelle d'un vitrail. Il était dans le destin de Notre-Dame d'Alseberg d'attirer la générosité et la sollicitude des princes. Charles le Téméraire fit restaurer l'église pendant son règne, et Charles-Quint en reconstruisit la nef centrale. Les plus grands seigneurs d'autrefois : rois, reines, ducs, princes de tous lignages et de tous pays vinrent à Alseberg, en pèlerinage.

#### Le couronnement sur la colline

Le pèlerinage et l'histoire continuent. La reine Elisabeth, la reine Astrid, des femmes belges de tous rangs ont offert or et pierreries pour ciseler la couronne de la Vierge dont le sanctuaire s'élève là-haut sur la colline, à la lisière de la forêt.

La cérémonie du couronnement rappela ces grandes processions des XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles que des maîtres immortalisèrent sur la toile. Spectacle prestigieux et inoubliable. Sur les vertes frondaisons se détachaient la pourpre cardinalice, les mitres d'or des évêques, les tuniques rouges des chevaliers de l'ordre de Malte, les costumes chamarrés des personnages historiques. Quand le cardinal ceignit le front de la Vierge et de l'Enfant, la nature même sembla se recueillir. Ce fut une minute émouvante. Tous les yeux se portèrent sur la Vierge dont le chef étincelait de mille feux. La musique était de toute beauté. Elle accompagnait des paroles composées par un ouvrier-poète.

Quand nos arrière-petits-enfants évoqueront ces fêtes fastueuses du couronnement de la Vierge, le 5 août, jour de Notre-Dame-des-Neiges, en l'an de grâce 1934, ils comprendront ce qui fit, à travers les siècles, la grandeur de la catholique Belgique et tout ce qu'elle doit à cette fidélité séculaire à Notre-Dame.

## Culturel

On hésite à l'écrire, ce mot. Tout d'abord, parce qu'il n'a pas droit de cité française. En second lieu, parce que le *k* à l'initiale lui conviendrait parfaitement. Nous sommes en présence, en effet, d'un emprunt fait au germanique. La *kultur* a donné cet « ersatz » de civilisation. Et il ne se passe pas de jour que les orateurs dans leurs harangues, les plumitifs dans leurs articles n'usent et n'abusent du néologisme barbare.

Les camarades socialistes se distinguent par une consommation effrayante du « culturel ». Qu'il s'agisse du congrès des étudiants rouges ou de la rencontre internationale des J. G. S., le mot a toutes leurs faveurs. C'est un oiseau qui vient d'Allemagne. Et l'on sait que, de Karl Marx à Liebknecht, le « made in Germany » fait fureur à la Maison du Peuple. Le « patron » lui-même y va de son speech culturel. On assure qu'il commentait un texte de Platon. Mais quel besoin de s'affubler, en l'occurrence, d'une casquette de plombier zingueur? Les photographies qui illustrent les comptes rendus du moniteur rouge nous montrent un Émile Vandervelde fâcheusement déguisé en Coupeau. Pour qui sait l'hydrophilie notoire du père de la loi des deux litres, il y a là quelque sujet de scandale.

N'importe! Le sarrau bleu et la rouge cravate (comme on dit à Liège) suffisent à couvrir la tripe démocratique. Il ne reste plus qu'à étourdir Jean Prolo. Pour le chloroformer à point, rien de tel que les formules vides et les mots privés de sens. « Culturel » est de ceux-là. Avec « fascisme », « plan », « corporatisme » et quelques autres. Et nous avons entendu dire d'un défilé de gymnastes mamelues : « Ces Hollandaises sont bien culturelles, Madame! »

## A la manière de Briand

Le pèlerin de la paix peut se réjouir dans sa tombe : à l'occasion des funérailles de Hindenburg, les Français ont jugé utile de prendre le deuil officiel!

Il n'est pas vrai que le cadavre d'un ennemi sent toujours bon. Un minimum de décence est exigible. Et l'on peut attendre que le vainqueur des Russes soit scellé dans sa tour pour rappeler que, sur le front occidental, la politique de guerre du vieux soudard fut la plus intransigeante, la plus cruelle. Que prescrivaient les ordonnances du Grand-Quartier à l'occasion de certain recul stratégique? Des dévastations sans nombre, sans pitié. Les arbres eux-mêmes, coupés au ras du sol, portent témoignage des cruautés gratuites du feld-marschall. Quant aux déportations en masse d'ouvriers et de jeunes femmes, l'histoire en avait déjà fait justice, il nous semble. Car ce n'est pas un mythe que le nom de Hindenburg sur la liste des coupables à livrer aux Alliés. Lloyd George parlait de pendre le Kaiser et sa séquelle. Sur l'échafaud du Galois, Hindenburg ne devait pas monter le dernier.

Alors?... Qu'a fait le Président défunt pour qu'on oublie les erreurs du Maréchal suprême?... Il a fait le lit de Hitler. C'est le plus clair d'une histoire vieille de quelques mois. Traître à la République, traître à ses électeurs qui l'avaient préféré au peintre en bâtiments, Hindenburg laisse le souvenir d'un adversaire plus heureux que loyal. Cela valait à peine une démarche diplomatique, des condoléances réservées et dignes. Mais non! le drapeau cravaté de crêpe flotte sur la mairie. En rentrant pour la soupe, tous les Poulbots de France demanderont à leur père : « Papa, qui est-ce qui est mort? » Et l'ancien combattant, qui garde encore dans sa chair meurtrie le plomb de la Somme ou de Verdun, devra répondre : « Le général en chef des Boches, mon petit! »

## Jardin Botanique

Sous la canicule, comme il est pelé, quasi teigneux! On songe aux arpèges de Debussy, aux vasques du poète persan, à ces jets d'eau qui pleurent chez Verlaine. Mais les météorologistes ont bien tort de compter sur la dépression cyclonique qui se creuse sur l'Océan, à l'ouest des Hébrides. Le Jardin a soif. Tous les jardins. Mais le Botanique paraît plus altéré.

C'est qu'il doit fournir d'humidité tant de plantes aux noms divers, tant de fleurs qui penchent, tant d'essences. Les pompes d'arrosage ont perdu toutes leurs illusions. Recroquevillées comme des serpents au soleil, elles achèvent elles-mêmes de sécher, ma parole! Dans l'étang qui déserte ses bords, les poissons tiennent de muets conciles. Les plus âgés songent à la mer Rouge, au passage à pied sec des Hébreux fugitifs. Qu'arriverait-il, Monsieur Tristan Derème, si tous les poissons de l'étang étouffaient en leurs branchies? Vous ne pourriez plus offrir à l'ami Carco le cyprin couleur de feu que votre minet doit manger.

Les étudiants ne hantent plus le Jardin Botanique. Les appariteurs ont cessé de récolter les mannes de fleurs qui embaumaient la salle d'examen. « Voulez-vous me dire, monsieur, à quelle famille appartient ceci... et puis cela...? » En octobre seulement, recommenceront la dissection du pistil, le fractionnement des étamines. On reverra, par les allées plus roussies, par les plates-bandes plus teigneuses encore, les malheureux qui n'ont pas profité de toutes leurs vacances. Comme il faut bien se reposer, même après un échec, ils auront d'ailleurs le front bronzé, des provisions d'iode et, dans le portefeuille, la photo du « flirt » à la plage. Les fleurs du Botanique seront mortes de soif. Et quand le professeur s'étonnera d'une ignorance *bis*, les plus audacieux pourront répondre : « Monsieur, on n'a pas pu étudier : il ne reste, au Jardin, que la cendre dans les allées, le chapeau de paille du vieux rentier et les plaques de zinc devant le cimetière des plantes. »

## Le cinquantenaire de De Sanctis

L'Italie a célébré avec quelque retard (Francesco De Sanctis mourut à Naples en 1883) le cinquantenaire d'un de ses plus brillants critiques.

Disciple de Hegel, De Sanctis peut être considéré comme un des créateurs de la critique philosophico-esthétique. Ce qu'il poursuit, c'est la raison immédiate de l'œuvre d'art, autrement dit, l'intuition propre de l'artiste et la manière dont il élabore son sujet.

Né à Morra Irpino en 1817, il avait commencé par traduire les deux premiers volumes d'un *Manuel d'histoire de la poésie*, de Frédéric Rosenkranz. Mais son œuvre maîtresse est la *Storia della letteratura italiana*, qui paraît de 1866 à 1870. Il suffit de parcourir la table des matières pour se rendre compte de la nouvelle méthode, de son originalité. De Sanctis procède par grandes lignes, par jugements synthétiques. Les chefs-d'œuvre l'intéressent, presque uniquement. Et si chacun admet que sa critique des chefs-d'œuvre porte la marque d'un esprit vigoureux et subtil, encore faut-il signaler que la littérature comporte aussi des productions d'un caractère plus historique qu'artistique et dont nous ne saisissons bien l'apport et la valeur qu'au terme d'un examen minutieux des faits, des circonstances. Aujourd'hui que les partisans de la critique esthétique se confondent souvent avec les détracteurs de l'histoire et les amis de la facilité, il est urgent de mettre sous leurs yeux ces lignes de Francesco De Sanctis :

« Quand une histoire de la littérature sera-t-elle possible? Quand un travail patient d'analyse aura porté la lumière dans toutes les parties;

*quand sur chaque écrivain important nous aurons telle monographie ou étude ou essai qui dise le dernier mot et résolve toutes les questions. Les impatients nous dispensent encore des synthèses et des systèmes : ce sont là vaines répétitions qui ne suscitent plus d'écho. Ce qui, de nos jours, peut encore être utile, c'est les travaux sérieux, achevés, sur quelque point particulier. Une histoire de la littérature est le résultat de tous ces travaux; elle n'est pas à la base, mais à la cime; elle n'est pas le principe, mais le couronnement de l'œuvre.* »

On ne pourrait dire de façon plus élégante : « Voici ce que j'ai fait; gardez-vous de faire comme moi! »

### Vocation

La Comédie-Française deviendrait-elle l'antichambre du couvent? Après plusieurs autres actrices de grand renom, Maryse Wendling abandonne le tumulte de la scène pour la paix du cloître. La plupart s'étonnent de ne point découvrir derrière cette décision une défaite sentimentale. Comme si la vocation religieuse ne pouvait être que l'indice d'une vocation manquée! Comme si l'amour de Dieu ne pouvait être que la vengeance ou le revers d'un amour humain malheureux, déçu ou repent!

On se lamente sur la femme qui, en dépit d'une radieuse jeunesse, d'une vie pleine de succès, d'amitiés, de bijoux et d'élégances, se sacrifie avec le sourire. Elle a beau protester de son bonheur. Nul n'y veut croire. C'est que l'on comprend mal l'appel qu'une femme peut entendre au bout de son expérience, et cette expérience même. Sans doute Maryse Wendling n'avait que trente ans. Mais à trente ans, une femme qui travaille a déjà derrière elle de très nombreuses années de lutte et de souffrance. Les jeunes artistes, comme toutes celles qui ont un rude métier, gravissent un chemin où il y a plus d'épines que de roses, plus d'obstacles que d'applaudissements. Leur fragilité physique, leur naturel besoin de tendresse, la clairvoyance même que leur donne un contact incessant avec les dures réalités quotidiennes, et jusqu'à l'amour de leur métier, les obligent à la pratique, souvent sublime, des vertus les plus difficiles. Que l'on songe à tout ce qu'il faut, à une jeune fille, de patience, de persévérance, de dignité, d'abnégation et de prudence, pour arriver à vivre de son travail et à y réussir en dehors de toute compromission. Seule, une vie intérieure intense peut lui permettre de triompher de tous les aléas de l'action extérieure.

Ne cherchons pas ailleurs, dans une sorte de soudaine négation, les motifs qui ont conduit Maryse Wendling au cloître. Par la voie des efforts et du renoncement, elle est arrivée à un tel besoin d'absolu divin que le service de Dieu et la retraite loin du monde se sont imposés à elle comme une nécessité. Elle ne se jette point pour autant dans le nirvâna, dans une immolation oisive et reposante. Il lui faudra se battre encore, quoi qu'on pense. Se battre contre elle-même, comme elle s'est battue jusqu'à présent contre la vie et contre les hommes. Courageusement. C'est une vocation qui a sa douceur, mais aussi ses violences. La douceur est pour ceux qui veulent la terre en partage. Et ce sont les violents qui ravissent le ciel.

### La fortune du roman policier

Edgar Wallace, mort depuis peu et qui fut, dans le genre policier, le plus célèbre et le plus lu des auteurs du siècle, aura prochainement son buste à Londres. Avant d'écrire et de connaître la gloire littéraire, Wallace avait été un petit vendeur de journaux dans Fleet Street. Son échoppe de marchand faisait face aux bureaux de l'Association de la Presse dont il devait devenir, quelque vingt ans plus tard, le président. Doué d'une imagination extraordinaire, il composait avec une rapidité qui a donné lieu à cent

anecdotes plus ou moins authentiques. La plus connue est celle de l'admiratrice qui souhaitait être mise en communication téléphonique avec le romancier. Un secrétaire répond que ce dernier ne peut venir à l'appareil parce qu'il commence d'écrire un nouveau roman. Et la dame de répondre, le plus naturellement du monde : « Dans ce cas, ne coupez pas, je puis attendre quelques minutes. »

On s'est demandé à quoi tenait l'incroyable fortune du roman policier. Le genre, il en faut convenir, est pourtant d'une lamentable pauvreté. L'aventure qui, déjà, fascinait l'enfance des peuples n'a point perdu son pouvoir séducteur. Malheureusement, les écrivains au lieu de répondre à ce goût populaire pour le merveilleux et le mystère par des œuvres de force et de beauté, ont déformé ce goût par l'appât d'intrigues sans grandeur. Le crime et l'horrible n'ont guère rencontré le talent, la philosophie ou l'inspiration véritable, mais l'imagination facile de quelques pitres habiles à tirer les ficelles. Nous en avons bien fini, au surplus, avec le preux chevalier et les glorieux combattants dont nos ancêtres écoutaient avidement les aventures. Le détective avisé, le gentleman cambrioleur et la jeune fille gangster les ont détrônés.

### Pour ne pas s'endormir

L'usage des soporifiques mène à une morbide accoutumance. Ceux qui, chaque soir, « pour s'empêcher de dormir », devorent des romans policiers aboutissent à un état pareillement maladif. Il suffit de les interroger pour s'apercevoir qu'il s'agit, pour l'ordinaire, d'assez pauvres esprits ou tout au moins de ces esprits paresseux qui s'installent volontiers, pour n'en plus sortir, dans le confort de la médiocrité. Certains prétendent que l'intrigue policière, avec ses complications sans nombre, ses crimes et ses dénouements, est la plus reposante qui soit. Les femmes sont comme les enfants : elles ont peur d'avoir peur, et la peur cependant les fascine. Il y a bien aussi, parmi les fervents du roman policier, ceux qui ont pour le sang, les assassinats, l'éclair des couteaux dans la nuit et le mouchoir rouge de la pègre, un goût qui s'apparente au sadisme le plus répugnant. On sait d'ailleurs, par la chronique des tribunaux, tout le mal que fait dans la jeunesse la diffusion, de plus en plus grande, de la littérature policière.

Les Américains, qui l'ont inventée, l'ont accréditée comme genre inoffensif sous prétexte que son centre d'intérêt est en dehors du cercle sentimental. Ils ont voulu toucher l'âme naïve du peuple, avide d'aventures, et ils n'ont réussi qu'à traduire, dans des ouvrages quelconques, leur incurable puérité. Les Français n'arrivent pas à mettre dans leurs romans policiers cette facilité et cette banalité qui subjuguent les amateurs. C'est la raison pour laquelle ceux-ci leur préfèrent les romans policiers d'outre-Atlantique. Un Américain construit une intrigue policière avec quelques procédés, quelques ficelles. Pour lui, le détective qui raisonne est toujours l'imbécile, « la tête de pipe ». Le Français, au contraire, tient à nous prouver la toute-puissance de la logique. Il reste toujours un peu cartésien, même dans les genres les plus conventionnels. Pour un Américain qui ne veut pas manquer à la règle, l'idylle n'est qu'un accessoire; les héros ne s'embrassent qu'à la dernière ligne, au-dessus du mot *Fin*, comme dans les films. Pour un Français qui fait un roman policier, l'amour domine les circonstances et justifie leur invention.

### Foch dans sa paroisse

Le hasard des vacances m'a conduit au bout du monde, là où les Anciens, du moins, pensaient que la terre finissait.

A proximité, s'étend ce domaine de Plougens (Finistère), où le



maréchal Foch venait chaque année passer les mois qu'il avait de loisir. C'est lui-même qui, peu après son mariage, planta cette futaie où se promènent à présent ses petits-enfants.

Le curé du glorieux soldat ne tarit pas d'éloges sur son ancien paroissien :

— Il n'y eut pas, dit-il, homme plus humble au monde. Le dernier notaire de canton est plus conscient de la place qu'il tient sur terre que ne l'était le vainqueur de la Grande Guerre. A l'église, il priait aussi modestement que mes religieuses dans leurs meilleurs jours. Je me rappelle sa confusion, quand, pour la première fois, il s'agenouilla au banc d'œuvre en chêne sculpté que Mgr l'évêque de Quimper nous avait envoyé à son intention. Il rougissait, comme ferait un saint qu'on obligerait, de son vivant, à monter sur un socle de statue, contre une colonne de la grande nef.

Une fois que je lui parlais de son œuvre de guerre, il me montra sa canne. Je me demandai d'abord si ce n'était pas pour me faire taire, car il avait horreur des compliments. Mais, c'était seulement pour faire une comparaison : « Vous voyez ce bâton, dit-il. C'est un instrument dans ma main. Je puis m'en servir, soit pour chasser les chiens, soit pour imposer silence aux flatteurs. Eh bien ! telle fut ma destinée. J'ai été un instrument dans la main de Dieu, qui s'est servi de moi pour mettre en fuite les Allemands et les obliger à retourner dans leur pays ! »

#### Thaumaturge et prophète

En Bretagne on rencontre pas mal de ces personnages qui passent pour commander aux forces mystérieuses. Ils conjurent le mauvais sort, servent de truchements entre les morts et les vivants, guérissent gens et bêtes, possèdent la clef des songes et le secret de l'avenir.

— J'avais, à la main droite, me confie un jeune homme, des verrues qui m'incommodaient fort dans le travail. On me conseilla d'aller voir à la tombée du jour le père Kervennic. Il me conduisit le long d'une haie où la clarté de la lune mettait une tache blanche. Là, il me fit agenouiller sur une pierre où lui-même avait craché trois fois. Il me demanda mon nom et mes prénoms, la date de ma naissance et la maladie dont était morte ma mère. Je ne lui en dis pas davantage ce jour-là. Le lendemain, roulant à vélo, j'eus une crevaisson au pneu arrière. Comme je prenais ma pompe pour le regonfler, aussi vrai que je vous vois ! je vis mes trois verrues tomber de ma main et rouler dans la poussière.

C'est le même père Kervennic qui, dès le commencement de la guerre, hochait mystérieusement la tête lorsqu'arrivaient au village les mauvaises nouvelles :

— Tant qu'on ne m'écouterait pas, disait-il, les choses iront de mal en pis.

Annonçait-on des victoires : « Cela, déclarait-il ne présage rien de bon. » Les Allemands venaient-ils à reprendre le dessus, il reprenait, de son côté, l'avantage : « Je vous l'avais bien dit. Personne n'est capable de gagner la guerre parmi tous ces généraux de Paris et d'ailleurs. Il n'y en a qu'un, je l'ai assez répété pour qu'on m'entende : c'est notre Foch ! »

Les Bretons savent que le gouvernement français aux abois finit par obéir au père Kervennic, et on imagine bien comme le prestige du prophète, depuis 1918, s'est encore accru dans tous les environs.

#### Piété bretonne

Les fils de l'Armorique sont généralement bons chrétiens. Nombreuses sont encore les régions où la prière du soir se récite en commun devant la grande cheminée où les dernières bûches achèvent de se consumer.

Il est cependant des cantons où fleurit le radicalisme anticlérical et où la pratique religieuse laisse à désirer. Le Conseil municipal de « ma » commune est de gauche. Il compte sept membres, dont trois ne savent ni lire ni écrire. Leurs délibérations ont lieu autour d'une table chargée de bouteilles de cidre et d'eau-de-vie. A mesure qu'avance la séance, les bouteilles se vident et les conseillers s'assoupissent. Plusieurs finissent par rouler à terre et s'endorment sous la table. Seul, le maire, à qui les médecins ont interdit toute boisson, tient bon. Ses décisions rencontrent naturellement l'assentiment des buveurs qui ne demandent qu'à poursuivre leur somme, et ceux-ci s'étonnent, parfois, le lendemain, d'apprendre qu'ils ont augmenté le loyer du presbytère, pour ennuyer leur curé.

Il est, cependant, une dévotion qui est générale en Bretagne. Sainte Anne, la mère de la Vierge Marie, la grand-mère de l'enfant Jésus, est considérée comme la reine du pays et la protectrice de chaque village. On ne rencontre pas une église où sa statue ne soit vénérée. Les pèlerinages en son honneur attirent des foules immenses, les cantiques qui la célèbrent respirent la confiance et la familiarité.

Lors même qu'ils s'adressent à la Sainte Vierge ou à Notre-Seigneur, les Bretons ne manquent pas de se réclamer des liens d'amitié particulière qui les unissent à leur sainte patronne. Il existe un cantique que les pèlerins de Bretagne chantent à Lourdes, au moment de leurs adieux à la grotte : « Sainte Vierge, y est-il dit, nous sommes venus de notre lointain pays pour implorer votre secours. Il est temps de nous exaucer. Hâtez-vous de vous exécuter. Car, si par malheur, vous restiez sourde à nos prières, nous allons rentrer chez nous et c'est à votre Mère elle-même, notre sainte Anne d'Auray, que nous irions nous plaindre de vous, et il est sûr qu'elle vous donnerait de ses nouvelles !... »

#### La dîme

La paroisse où je passe la fin de ce bel été a douze kilomètres de long sur trois de large. M. le recteur ne s'étonne qu'à moitié du peu d'empressement que ses paroissiens apportent à suivre les offices religieux. Tous n'ont pas, en effet, une automobile. Mais ils prennent leur revanche au moment des quêtes et expient alors leurs fautes par la générosité.

M. le curé fait deux quêtes par an : vers Pâques, la quête du lard ; en hiver, la quête du blé. Le sacristain l'accompagne pour charrier ces denrées.

Au sacristain, comme au recteur, il faut de grandes grâces d'état dans ces journées pénibles. Les paroissiens, en effet, ne se bornent pas à vouloir nourrir leur pasteur. Ils se sentent aussi l'obligation de l'abreuver, et celui-ci se voit offrir, dans chaque maison : 1<sup>o</sup> du cidre, 2<sup>o</sup> du calvados, 3<sup>o</sup> de l'eau-de-vie du pays, 4<sup>o</sup> du café. Refuser l'une quelconque de ces boissons passerait pour impoli et désobligeant.

Je sais un lecteur, nouveau venu dans le pays, qui ne parvenant pas, malgré ses efforts, à engloutir tous ces breuvages, avait pris l'habitude de passer son verre au sacristain mieux entraîné, ou même d'en jeter le contenu, à la dérobée, sous la table. Un jour qu'il se livrait à ce dernier manège, il prit sans doute mal ses mesures et répandait une pleine bollée de cidre sur les sabots du grand-père. Celui-ci avait les pieds nus et sentit le ruissellement humide contre sa jambe. Alors, il se lève : « Excusez-moi, M. le Recteur, dit-il, nous avons un chien tellement malappris qu'il faut que je le chasse dehors. » Et ayant mis la bête à la porte, il revint s'accouder devant son curé et continuer avec lui la conversation interrompue.

## Bains de mer

Un de nos amis, pour qui les vacances sont déjà un paradis perdu, est pourtant allé faire un court séjour à la mer. Il en est revenu effaré, pour la seule raison qu'il lui manquait l'accoutumance de l'œil.

Les mœurs qui règnent au bord de l'eau doivent-elles nécessairement s'opposer point par point à celles qui existent en terre ferme ? On le dirait, à voir l'extraordinaire puérilité qui plane sur une plage prise au hasard, comme si la vie de villégiature devait être nécessairement une sorte de gâtisme épanoui. C'est un étrange spectacle, au fond, que celui de messieurs graves bêtifiant à qui mieux mieux, vêtus comme des garçonnets, et se lançant des ballons sur le sable avec tous les signes d'une allégresse enfantine. Les grosses dames qui font les petites folles à deux pas de là ne sont pas moins ahurissantes. Faire trempette en tenue de music-hall devant deux mille personnes, avec des cris de bébé mouillé, lorsqu'on est notaire, député, contrôleur de contributions, femme du monde ou d'affaires, grand-mère de famille, voilà un bien curieux effet d'ambiance, une manifestation flagrante d'humeur collective. Le genre de vie que l'on mène à la mer n'est évidemment pas sans avantages : il repose, il assainit par sa vanité même. Puis ces allées et venues, ces siestes anéantissantes, ces jeux, ces mascarades et ces rires ne sont pas sans une certaine grâce ; nos hypercivilisés vont lâcher un peu leur atavisme, délivrer leurs instincts primitifs, jouer, dans un site approprié, le sauvage innocent et gambadeur qui demeure sans doute l'idéal secret de notre nature essoufflée. C'est égal : il ne ferait pas bon confronter à l'improviste tel baigneur riant aux anges, à cheval sur un éléphant de caoutchouc, et soufflant dans son nez comme un gamin mal élevé, avec l'important personnage qu'il était huit jours plus tôt à Bruxelles, et qu'il s'appête à redevenir dans trois semaines. Ce qui permet à l'homme de mener sa vie vaille que vaille, à travers un océan de contradictions et de démentis à soi-même, c'est sa faculté d'oubli. Comme la bêtise humaine, elle est illimitée.

## Nuances

La liberté des manières et des vêtements passe certainement, dans certaines plages, la limite tolérable, et le degré en atteint parfois ce point où naît le scandale. Avouons pourtant que ce point a reculé notablement depuis quelques années ; en d'autres termes : que le danger s'est fait moindre pour la morale usuelle, précisément parce que les formes extérieures de cette morale se sont faites d'elles-mêmes plus souples.

L'œil s'est accoutumé, ce qui revient à dire qu'il ne voit plus, ou voit « sans voir ». Puis l'habitude s'est perdue de rester constamment sur le qui vive aussitôt que l'on assiste à des spectacles plus ou moins audacieux ; il y a de messieurs soupçonneux et de demoiselles « sur l'œil » ; l'esprit public s'est infléchi vers cette heureuse distraction, ce préjugé favorable pour les gens et les intentions, qui sont beaucoup plus dans la caractère chrétien que la méfiance perpétuelle.

Il faut se réjouir de cette transformation. Rien ne serait plus désolant qu'une infiltration d'esprit protestant dans la mentalité catholique, à qui tout puritanisme grincheux et formel a toujours répugné. Cela n'empêche qu'il y ait des gens qui exagèrent : il est fort bon de les ramener à la mesure, sans vain éclat ni hâtive généralisation. N'oublions pas que le problème moral est avant tout un problème d'ordre pratique.

## La Belle Cordière

Incontinent que les hommes commencent d'aimer, ils écrivent vers.

LOUISE LABÉ, *Débat de Folie et d'Amour*.

Trois courtes élégies, vingt-quatre sonnets, ce n'est guère, si l'on songe à l'interminable flux lyrique dont nous submergea telle Inspirée d'aujourd'hui ; et cela peut suffire pour mener à la postérité lointaine une renommée poétique, puisque c'est, avec une *Épître dédicatoire* et la gracieuse fable dialoguée : *Débat de Folie et d'Amour*, l'une et l'autre en prose, toute l'œuvre de « la belle Cordière », Louise Labé, Lyonnaise.

Encore, en écrivant « ces jeunesses », la charmante femme n'avait-elle point, si nous l'en croyons, visé à cette gloire dont elle exhortait son sexe à se parer « plutôt que de chaînes, anneaux, et somptueux habits : lesquels ne pouvons vraiment estimer notes, que par usage », au lieu que l'honneur procuré par la science est nôtre entièrement « et ne nous pourra être oté, ne par finesse de larron, ne force d'ennemis, ne longueur de tems ». Elle-même ne s'estimait pas assez favorisée des cieus pour servir d'exemple à ses sœurs dans une « si louable entreprise » et ne pouvait que les y animer, priant « les vertueuses Dames d'eslever un peu leurs esprits dessus leurs quenouilles et fuseaux, et s'employer à faire entendre au monde que si nous ne sommes faites pour commander, si ne devons nous estre desdaignées pour compagnes tant en affaires domestiques que publiques, de ceus qui gouvernent et se font obéir ». Aussi, jouant la modestie, l'« humble amie » de M<sup>lle</sup> Clémence de Bourges — c'est la destinataire de l'épître — se défendait-elle d'avoir, quant à elle, demandé à l'art subtil des rimes plus qu'un honnête passe-temps et le moyen de fuir l'oisiveté. Elle n'avait pas pensé, l'ingénue ! qu'autre qu'elle-même dût jamais voir ses pauvres vers. Mais quelques-uns de ses familiers, les ayant surpris et lus à son insu, — pourquoi souriez-vous ? — lui firent accroire sans trop de peine qu'elle les devait mettre en lumière ; et elle n'osa point éconduire ces donneurs de conseils. Elle se contenta de les menacer gentiment « de leur faire boire la moitié de la honte qui en proviendrait », comme si la fine mouche, douée d'un tact littéraire exquis, n'avait pas compté qu'il lui en reviendrait mieux que de la honte et qu'elle ne le partagerait avec personne. C'est pourquoi son œuvre poétique, « ce mien œuvre rude et mal bâti », après avoir « couru » pendant cinq ou six ans, parut tout entière — les vers en lettres aldines, lesquelles étaient de mode pour la poésie — chez Jean de Tournes, le célèbre imprimeur lyonnais, en 1555.

\* \* \*

Elle a gardé son accent, sa fraîcheur, sa passion. Qui fut aimé de la Belle Cordière ? Des champions de sa vertu — elle en eut de fougueux, comme elle eut d'implacables détracteurs — ont fait valoir que son mari, Ennemond Perrin, beaucoup plus âgé qu'elle, ne lui eût certes pas permis d'éditer ces poésies, si leurs flammes n'eussent brûlé, comme il arrivait souvent alors, pour des amants imaginaires. Nous serions donc en présence de simples exercices de rhétorique, prodigieusement réussis. S'il en était ainsi, comment discerner jamais encore, dans une œuvre écrite, le cri de l'âme ? Il nous faudrait désespérer de la sincérité littéraire. Mais l'argument nous laisse sceptique : il est, même aujourd'hui, et plus huppés que le cordier Ennemond Perrin, de si commodes cocus de lettres, et de si sots.

L'infidèle pour qui gémissent les *Elégies* fut-il un gentilhomme que Louise aurait aimé, en 1542, au siège de Perpignan, où, nouvelle Bradamante, elle déploya tant de valeur que ses compagnons émerveillés lui décernèrent le nom de *Capitaine Loys*; et ce beau galant l'aurait-il bientôt délaissée pour courir, au delà des monts, à d'autres conquêtes? Le défiant Sainte-Beuve acceptait cette histoire, à laquelle on n'ajoute plus foi (1). L'on préfère aujourd'hui une interprétation moins martiale des « louenges » de Louise Labé, qui, selon toute apparence, ne sortit jamais de Lyon que pour visiter ses terres voisines de Porcieu en Dombes (2). Elle se plaisait, avec mainte dame de l'époque, aux sports virils, savait « picquer » un cheval, manier l'épée, rompre une lance; mais on ne la vit point guerroyer; sa vaillance et son adresse ne brillèrent que dans les tournois lyonnais et, notamment, lorsqu'on y figura dans un behourd, en l'honneur du Dauphin qui s'en allait combattre en Roussillon, la prise espérée, mais qui ne suivit pas, de sa capitale. Elle n'avait plus seize ans, ce jour-là; elle n'était probablement plus fille; il y avait beau temps que « l'homme d'armes » des premières amours avait disparu au tournant du chemin des Alpes. Son destin ne l'appelait pas à vivre dans les rimes de son illustre amie : le front lauré qu'elles évoquent est celui d'un poète, non d'un soldat.

On a nommé, comme l'insensible, Antoine de Baïf, un des sept de la Pléiade, chantre de Francine, promoteur de ce vers métrique où s'escrima sans plus de succès notre André Van Hasselt, et fondateur d'une préacadémie française; il se plaignait, en effet, des cruautés de la « belle rebelle » dans une odelette qu'on a coutume d'imprimer à la suite des œuvres de Louise, mais dont le témoignage paraît peu péremptoire : que Baïf ait en vain mendié d'elle un baiser, en conclura-t-on qu'elle l'aima? Il était, d'ailleurs, son cadet de dix ans, forcément étranger à l'inspiration des « jeunesses » de la Cordière.

La légende désigne volontiers, aussi, l'un des plus gentils poètes du temps, l'ami de Joachim du Bellay et son compagnon, à Rome, d'exil et de nostalgie, le chantre de Castianire, Olivier de Magny, qui mourut à trente ans d'avoir trop aimé et dont un galant sonnet célèbre, avec une ode non moins galante, les beautés de la Sapho lyonnaise. Ajoutez-y que Magny ne craignit pas de blasonner fort malhonnêtement, en vers, sire Ennemond Perrin, coupable d'avoir un instant ouvert les yeux. Il obtint de Louise, et s'en vanta, la courtoisie dont elle ne se montrait point avare. Toutefois, ce n'est pas son âge seulement qui l'exclut, lui aussi, des « jeunesses »; c'est, de plus, le moment où il put connaître la jolie muse. Il ne vint à Lyon, en effet, que vers la fin de 1554, peu de semaines avant le *Privilège du Roi*, qui est du 13 mars de cette année, quelques mois avant l'*Épître dédicatoire*, qui est du 24 juillet 1555 (3), et l'impression du livre, qui suivit aussitôt. Pour qu'il eût eu part à l'inspiration, il faudrait que, prête à confier au typographe son manuscrit un peu mince, Louise eût furtivement glissé, parmi les « jeunesses » qu'elle annonçait au lecteur, des fruits tout neufs de sa maturité : on distinguerait ainsi dans son œuvre des « amours diverses », comme chez Ronsard, et les « amours d'Olivier ». Cette opinion ne manque pas de tenants; mais, tandis que M. Jean Larnac, dont l'ouvrage tout récent est l'occasion de cet article (4), s'enhardit jusqu'à réclamer pour celles-ci près de la moitié des sonnets et une des élégies, M<sup>me</sup> O'Connor, moins prompte à conclure, moins encline à romancer, ne retranche prudemment des « amours diverses » que la même élégie et un seul des sonnets, le deuxième (5), dont les quatrains se retrouvent mot pour mot dans un sonnet des *Soupirs* de Magny (1557). Leurs raisons, l'avouerai-je? ne me paraissent pas à l'abri de la contro-

verse : si j'accorde aux élus anonymes de la belle amoureuse vingt-trois de ses sonnets, irai-je, sans y être vraiment contraint, leur chicaner le dernier ?

Ce menu problème d'histoire littéraire ne sera sans doute jamais éclairci (6). Mais qu'importe? La psychologie, elle, n'hésite point. Sans tenter d'indiscrètes investigations, elle ne se trompe pas à l'accent. Elle n'a pas besoin de pénétrer le secret des bonnes fortunes de Pagello, pour reconnaître dans la *Nuit d'octobre* une souffrance vécue, ni, pour voir couler de vraies larmes dans les élégies de la grande Marceline, de savoir si Henri de Latouche fut ou non l'infidèle qui la fit pleurer. Les tragédies sentimentales que déroulent *A l'Amie perdue* et *l'Homme intérieur* ont beau rester voilées : qui soupçonnerait Auguste Angellier ou Charles Guérin d'avoir mimé la douleur? Les sonnets de la « nymphe ardente du Rhône » ne suent pas moins la vie. « Nous ne croyons pas, disait Brunetière, qu'il soit possible de se tromper à l'ardeur de passion que ses vers respirent, et, littérairement, c'est tout ce qui nous importe. Qui aime-t-elle? et comment aime-t-elle? Elle aime passionnément, voilà tout ce que nous pouvons dire, et c'était la première fois qu'en notre langue la passion s'exprimait ou se déchaînait avec cette véhémence et cette naïveté. Pour la première fois les voiles étaient ici déchirés, dont l'amour s'enveloppait encore dans la *Délic* de Scève, et aucune allégorie ne s'interposait plus, — on serait tenté de dire : ni aucune préoccupation littéraire, — entre le sentiment et son expression (7). »

\* \* \*

Certains se sont assez puérilement appliqués à découvrir dans les sonnets de Louise Labé les débuts, le nœud et le dénouement d'une crise sentimentale, un amour suivi, unique. Qu'ils eussent eu plus d'un destinataire, le train de vie de la Cordière, plus penchée par tempérament comme par éducation à la *virtù* italienne qu'à la toute simple vertu, ne permettrait pas d'en être surpris. Néanmoins, la pensée s'y poursuit avec ordre, et l'on peut les considérer comme « les assises méthodiquement élevées d'un petit temple réservé au culte d'une divinité (8) », l'Amour.

Tous sont pleins « d'amoureuses noises ». C'est la plainte de l'amante qui n'est pas aimée; ce sont les soupirs de l'absence et l'attente impatiente du retour de l'ami, les reproches à l'infidèle, le désir de la mort; bref, l'éternelle élégie des cœurs épris :

*Tu es tout seul, tout mon mal et mon bien :  
Avec toy tout, et sans toy je n'ay rien.*

Il plairait de transcrire ici trois ou quatre de ces sonnets, dont la mélancolie passionnée est particulièrement touchante et qui suffirait à inscrire pour jamais dans l'histoire des lettres françaises le nom de Louise Labé. Mais il faut se borner. En voici du moins un :

(5) Voici ce sonnet :

*O beaux yeux bruns, ô regards destournez,  
O chans soupirs, ô larmes expandues,  
O noires nuits vainement atendues,  
O jours luisans vainement retournez.*

*O tristes pleurs, ô désirs obstinez,  
O tems perdu, ô peines despendues,  
O mile morts en mile rets tendues,  
O pires maus contre moy destinez.*

*O ris, ô front, cheveux, bras, mains et doits :  
O lut pleintif, viole, archet et vois :  
Tant de flambeaus pour ardre une femmelle!*

*De toy me plein, que tant de jeus portant,  
En tant d'endrois d'iceus mon cœur tatant,  
N'en est sur toy volé quelque estincelle.*

(6) Dans sa thèse sur *Olivier de Magny* (1883), M. Jules Favre ne veut même pas que Louise Labé se soit éprise de ce poète; c'est là, dit-il, une « aimable fantaisie ».

(7) BRUNETIÈRE, *Histoire de Littérature française classique*, t. I.

(8) CHARLES BOY, *Œuvres de Louise Labé*, t. II.

(1) SAINTE-BEUVE, *Portraits contemporains*, t. V.

(2) C'est l'opinion de M<sup>me</sup> Dorothy O'Connor dans sa belle thèse de doctorat ès lettres : *Louise Labé, sa vie et son œuvre* (1926).

(3) L'année à cette époque, commençait à Pâques.

(4) JEAN LARNAC, *Louise Labé, la belle Cordière de Lyon, 1522?-1566*.

Tout aussi tôt que je commence à prendre  
Dens le mol lit le repos désiré,  
Mon triste esprit hors de moy retiré  
S'en va vers toy incontinent se rendre.

Lors m'est avis que dedens mon sein tendre  
Je tiens le bien, où j'ay tant aspiré,  
Et pour lequel j'ay si haut souspiré,  
Que de sanglots ay souvent cuidé fendre.

O dous sommeil, ô nuit à moy heureuse!  
Plaisant repos, plein de tranquillité,  
Continuez toutes les nuits mon songe :

Et si jamais ma povere âme amoureuse  
Ne doit avoir de bien en vérité,  
Faites au moins qu'elle en ait en mensonge.

\* \* \*

La belle Cordière ne se piquait point de platonisme. Être aimée dévotieusement, dans l'inaccessible, à la façon des Béatrices et des Laures idéales d'un *trecento* bien dépassé, ou comme venait de l'être à Lyon même, en plusieurs centaines de dizains non moins doctes qu'obscurs, une Délie longtemps intangible, dotée par son poète d'un des noms de la Lune, mais qui, pour le commun, se nommait Pernelle du Guillet; tel n'était point son programme. « Fille plutôt païenne de la Renaissance (1) », elle goûtait le positif : du sentiment, certes, et de la tendresse; mais aussi des sens éveillés et fort exigeants. Son éducation si soignée, qui l'élève au-dessus de sa condition et qui la déclasse, a fait d'elle une affranchie. Foin des préjugés! Si le jeu d'amour lui agréait, pourquoi s'interdirait-elle de suivre Eros? Elle le suivit si bien qu'elle fit abondamment jaser et que sa renommée en souffre encore. Sainte-Beuve, qui tenta sa défense, dut convenir que la réputation endommagée de la belle Cordière est « difficilement réparable ». « Ce qu'on en peut dire de mieux, — conclut-il — c'est qu'elle continue de flotter un peu indécise entre les noms d'Héloïse et de Ninon (2). »

L'indécision a pris fin. On voit Louise, aujourd'hui, beaucoup plus près de Ninon que d'Héloïse. Après avoir scrupuleusement classé en deux colonnes les témoignages qui l'accusent et ceux qui la déchargent, M<sup>me</sup> O'Connor ne comprend pas « comment, malgré toutes ces preuves, témoignant presque toutes la même chose et indiquant, aussi clairement qu'il est possible de l'indiquer, la profession exercée par la Belle Cordière, on ait pu soutenir qu'elle n'était pas courtisane ».

Est-ce à dire que cette femme d'esprit, mariée, belle et riche, affinée de culture et de mœurs, ne fut qu'une vulgaire coureuse? Non, certes. Jamais Louise Labé ne s'avilit à ce point. Elle appartient à une espèce étrangement dénommée, qui florissait alors au delà des monts et dont l'exemplaire le plus illustre fut, à Rome, la belle Impéria (1481-1511) (3) : c'est une *cortigiana honesta*. Celles auxquelles on donnait ce nom « s'efforçaient, nous dit Pastor, de le mériter en brillant par leur éducation. Elles faisaient de la musique, lisaient les poètes, s'exprimaient et parfois même écrivaient avec élégance; les lettres de certaines d'entre elles sont remarquables par la fermeté et la correction du style; parfois même,

(1) SAINT-BEUVE, *Portraits contemporains*, t. V.

(2) IDEM, *ibid.*

(3) J'ignore de qui a pu s'autoriser M. Jean Larnac pour ranger parmi ces hétaires une des plus grandes dames de la Renaissance italienne, l'illustre amie de Michel-Ange, la veuve du vainqueur de Pavie, Vittoria Colonna, marquise de Pescara, dont l'histoire ne prononce le nom qu'avec respect : « une des plus nobles figures de son temps », dit M. Henri Hauvette, dans sa *Littérature italienne*; « une sainte », écrit BURCKHARDT, dans la *Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*. Voilà une insigne bévue.

elles sont émaillées de citations latines. Au XVI<sup>e</sup> siècle, en particulier, les femmes du demi-monde jouaient un rôle considérable dans les grandes villes, particulièrement à Rome et à Venise; elles habitaient des palais luxueusement meublés; quand elles allaient à la promenade ou à l'église, elles étaient accompagnées d'une suite nombreuse. Les poètes les célébraient dans leurs vers; parfois, elles cultivaient elles-mêmes l'art poétique... Avec la beauté, la richesse s'en allait, et elles finissaient à l'hôpital ou sur la paille (1) ».

Elevée à la mode italienne dans la Florence française, telle était devenue cette fille et femme d'artisans lyonnais. Rien, toutefois, ne dénonce dans sa poésie une impure professionnelle. Si la chair y brûle par moments, l'on y entend soupiner, à d'autres, une vraie et vive tendresse, et des larmes y coulent, venues du cœur. Aucun libertinage, nulle impudicité; pas un mot déshonnête, ni une image licencieuse. Songez à ce que tolérait un siècle qui fut celui de Rabelais et de Brantôme, le langage de Louise Labé vous frappera par sa décence. Son dix-huitième sonnet lui-même, dont on lui reproche parfois l'ardeur, n'apparaît-il pas à la réflexion presque anodin? Il relève de la copieuse « littérature du baiser », pratiquée par tous les rimeurs contemporains et dont nos Pays-Bas avaient fourni le maître, ce Jean Everaerts (1511-1536) venu de La Haye pour s'illustrer dans la poésie latine érotique sous le pseudonyme de Jean Second. Ainsi la rhétorique a sa part dans ce péché de la belle Cordière : Sainte-Beuve y soupçonne même une gageure. Et que sont-elles, d'ailleurs, au prix des audaces dont telles muses d'aujourd'hui scandalisent le Bois sacré, les pauvres hardiesses d'une Louise Labé? On n'oserait plus, vraiment, se voiler la face pour si peu. Tranchons-le net : aux bacchantes effrontées de la poésie moderne cette courtisane donne une leçon de pudeur.

\* \* \*

Ce que les documents rares et parfois contradictoires nous apprennent de Louise Labé tiendrait en peu de lignes. Aussi ne ferais-je point mon admiration pour l'ingénieux biographe qui, réprochant avec force toute « vie romancée », mais parant à la déplorable disette documentaire par un flot de conjectures, réussit, tel M. Jean Larnac, à tirer d'une si maigre matière quelque deux cents pages. A défaut de vérités sûres, il prodigue ainsi, tout du long de son livre, « la vérité la plus probable ». Épargne-t-il toujours au lecteur, comme il y compte, le sentiment d'être mystifié? On hésiterait peut-être à en répondre. Mais, si le tableau captive, qu'importe de loin en loin un sourire?

Fille de Pierre Charly, dit Labé, et de sa seconde épouse bientôt défunte, Louise Labé naquit près de Lyon, vers 1522. Son père, marchand cordier, avait acquis de l'aisance, possédait terres et maisons et ne cessa, tant qu'il vécut, d'arrondir sa pelote. A l'enfant précoce, qui découvrait des dons exceptionnels, il assura une éducation de choix et des maîtres savants. Avec la broderie, la danse et l'équitation, elle apprit l'italien, le latin et la musique; elle excellait au luth. Charmante et fine, plus gracieuse encore que jolie, on se hâta de pourvoir, selon l'usage, à son établissement; elle fut unie toute jeune à un époux très mûr, cordier comme son père, sans lettres, mais non sans bien, qu'elle n'aima guère, apparemment, et qui, s'il se fia, comme tel mari trompé du *Débat de Folie et d'Amour*, « sur la preudhommie de sa femme », dut pousser loin la niaiserie. Elle n'eut pas d'enfants.

On a beaucoup parlé de son *salon*, rendez-vous des beaux esprits; de son cabinet « copieusement garni de bons livres latins et vulgaires »; de la musique, « tant à la voix qu'aux instruments où elle était fort ducte », dont elle charmait ses hôtes; des « collations d'exquises confitures » dont elle les régala. M<sup>me</sup> O'Connor se

(1) LOUIS PASTOR, *Histoire des Papes*, t. V.

déclare sceptique; elle met en doute ces réunions littéraires dont ne soufflent mot les contemporains; il s'agirait, à l'entendre, de simples tête-à-tête, qui préludaient à de moins sages divertissements.

Quoi qu'on en pense, Louise Labé reçut ou connut une élite lettrée : Clément Marot, qui la vit dans sa fleur et en tomba amoureux; Maurice Scève, Charles Fontaine, Peletier du Mans, Mellin de Saint-Gelais, François Habert, Pontus de Tyard, qui sera de la Pléiade et coiffa la mitre, l'historien Paradin, Luigi Alamanni, combien d'autres! Prose et vers, ses « jeunesses » encore inédites avaient acquis à la séduisante hôtesse, dans ce docte entourage, une renommée qui s'élargissait de jour en jour. C'est aux approches de sa trente-cinquième année qu'elle se résolut à les publier, non sans succès, car leur édition de 1555 fut suivie presque aussitôt d'une seconde et de deux contrefaçons, dont une rouennaise. Puis, et jusqu'en 1762, ce fut l'oubli; le grand siècle ignora Louise Labé.

Vivante, elle s'était presque effacée. A dater de la publication de son œuvre si brève, sa vie échappe aux chercheurs. A peine quelques échos d'un décri persistant : l'anonyme et très injurieuse *Chanson nouvelle de la Belle Cordière de Lyon* (1557); l'*Ode à sire Aymon*, d'Olivier de Magny (1559), dont il fut question plus haut; un pamphlet de Calvin, qui la désigne ainsi : « *plebeia meretricum quam partim a propria venustate, partim ab officio mariti, Bellam corderiam vocabant* » (1561). Veuve enfin, dispersé le brillant

cortège de son apogée, elle s'isola de préférence dans son tènement de Parcieu, où elle s'éteignit obscurément au printemps de 1566. Il y avait près d'un an que, dans la maison du marchand florentin Thomas Fortini, son dernier adorateur, « estant au lit malade », elle avait dicté ses volontés suprêmes, longuement, par-devant Pierre de la Forest, notaire et tabellion royal à Lyon : c'est le testament d'une « bonne et loyale chrestienne ».

Quant à son œuvre, elle continue de charmer et d'émouvoir, mais elle a cessé de lui assurer le premier rang parmi les muses françaises de l'amour : qui l'oserait disputer à la grande inspirée que fut Marceline Desbordes-Valmore?

MAURICE DULLAERT.

---

**Comme de coutume, à l'occasion de  
l'Assomption, LA REVUE CATHOLIQUE  
DES IDÉES ET DES FAITS  
ne paraîtra pas la semaine prochaine.**

---

## Les idées et les faits

### Chronique des idées

#### Semaine sociale de Nice

L'Université itinérante des Semaines sociales de France fait passer les semainiers et les semainières presque d'un pôle à l'autre : il y a deux ans, à Lille, dans les brumes du Nord, l'an dernier dans les caves de Reims, cette année sous le climat de feu de Nice, à la Côte d'Azur. On n'imagine pas d'ailleurs cadre plus ravissant : une spacieuse villa plantée devant la baie des Anges, la grande Bleue, sous un ciel d'azur, parmi cette végétation luxuriante qui fait de Nice un paradis terrestre.

Comme il est de tradition, la Semaine fut honorée par la visite du Nonce apostolique et la présence de plusieurs évêques. *Mgr Rémond*, l'idole des Niçois, ancien aumônier militaire qui a gardé l'allure martiale, jointe à un entrain méridional, fut un Président d'honneur très effectif; aux côtés de l'éminent président de la Commission générale, *M. Eugène Duthoit*.

Le sujet des leçons de cette XXV<sup>e</sup> session était : *Ordre social et Education*, c'est-à-dire l'Education considérée en fonction de l'Ordre social. Il a été traité avec ampleur sur le plan des principes et sur le plan des applications. Il ne peut être question d'analyser ici la vingtaine de discours dont l'ensemble fidèlement reproduit formera un important volume. Je me bornerai à dessiner les grandes lignes de la Semaine.

La leçon d'ouverture fut faite par *M. E. Duthoit*, professeur d'économie politique à l'Université catholique de Lille, qui, par

la maîtrise de son enseignement, par la valeur de ses nombreux travaux, s'est acquis une vaste autorité. Il est, notamment, hautement apprécié chez nous, comme membre de l'Union internationale des Catholiques sociaux. On sait que pendant la guerre il troqua la toge contre la tunique du capitaine d'infanterie et que sa belle conduite devant Verdun lui valut la Légion d'honneur.

Il a posé les principes directeurs. L'éducation ne se borne pas à instruire l'homme, *e-ducit*, elle l'élève au-dessus de lui-même, elle le fait monter jusqu'à Dieu. Elle élève l'homme tout entier : celui qui sait et celui qui veut. Elle fait agir et apprend à vivre. Elle crée, elle développe l'habitude vertueuse, en même temps qu'elle entraîne les facultés intellectuelles à gravir les échelons du savoir.

Si elle doit s'attacher d'abord à développer la personne dans sa fleur, l'Education n'est cependant pas limitée par l'enfance, ni même par l'adolescence; elle se poursuit jusqu'au terme de la vie, tout en variant de caractère et de méthodes.

Entre l'Education et l'Ordre social, il existe une interdépendance constante. Vrais ou faux, les principes qui caractérisent la divergence des régimes sociaux et des métaphysiques régnantes, les principes retentissent aussi sur les méthodes et les systèmes d'Education.

Le *R. P. Delos* en fournissait dès le premier jour la preuve en faisant connaître l'*Education au service des faux dieux*. Ce jeune dominicain, de grand talent et de brillant avenir, originaire de Béthune, était licencié à la fois, en droit, en histoire et géographie, quand la vocation religieuse l'attira au Saulchoir, près Kain. Docteur en théologie, il fut, en 1924, appelé à la chaire de droit naturel de Lille. Depuis 1926, il collabore aux Semaines sociales

avec l'autorité d'une science juridique qui a rayonné à Amsterdam et à Genève.

Voici le pâle mais fidèle résumé de sa leçon :

« Toute société est un corps, un vivant, qui assure sa propre durée par l'éducation qu'elle impose à ses membres.

» Le système d'éducation créé et mis en œuvre par une société reflète donc, dans ses techniques comme dans ses fins, les idées directrices de cette société. Découvrir en sociologue quelques-unes de ces idées directrices, tel est le but de ce cours.

» L'idée « individualiste » a été, depuis longtemps, et demeure encore une idée directrice. Elle se rencontre et se combine, d'ailleurs, avec la tendance étatiste, l'individualisme ne laissant en présence que l'individu et l'Etat.

» Mais les récentes révolutions européennes déclarent périmée une civilisation à base individualiste. La civilisation nouvelle qu'on prétend instaurer est anti-individualiste, anti-libérale. Elle repose sur « la primauté de valeurs collectives ou sociales » : Race, Nation, Etat-nation.

» Au « libéralisme universitaire » n'est ce pas l'ère des « cerveaux en uniforme » qui succède ?

» Par « faux dieu » ou « idole » il faut entendre, suivant la parole de M. Gilson, toute fin temporelle qui, dans la pensée d'un catholique, prend le pas sur les fins proprement chrétiennes. L'observation sociologique montre que s'il vit en dehors de la conception chrétienne de la destinée humaine, l'homme semble fatalement conduit, par des voies différentes, à un terme unique : une certaine absorption de sa personnalité par une société à tendance éducatrice. »

\* \* \*

Ici se place une intéressante leçon d'un brillant universitaire, ancien normalien, agrégé de philosophie, professeur aux Lycées de Troyes et de Moulins, M. Jean Guillon, qui a recherché les causes de l'incertitude religieuse des intelligents de la science et croit les avoir trouvées dans la structure de la société contemporaine orientée vers la possession de la matière et dans la structure de la pensée moderne, c'est-à-dire cette mentalité préexistante à la raison, cette logique concrète admettant dans l'inconscient des postulats latents comme celui-ci : « Si la religion était vraie, il n'y aurait rien d'imparfait en elle, rien de parfait hors d'elle ». Une fois reçu ce postulat, la moindre observation d'une perfection chez l'incroyant ou d'une imperfection chez le croyant concourt à nourrir le préjugé défavorable à la religion.

Passant de l'examen des faits observables à l'analyse des principes, la Semaine sociale s'avance, avec le R. P. Charmot, vers les réalisations. Le distingué directeur des Etudes au scolasticat d'Yseure rappelle l'axiome proclamé par Pie XI dans son encyclique sur l'Education chrétienne : « Il n'y a pas, il ne saurait y avoir de véritable Education qui ne soit dirigée tout entière vers la fin dernière de la personne humaine ». De là, il sait que l'Education sera tout d'abord humaniste, orientée dans le sens des valeurs spirituelles; religieuse, dirigée tout entière vers la fin dernière, Dieu; sociale, parce qu'elle inculque le respect des personnes, l'amour des personnes, l'obéissance à l'autorité, triple élément constitutif de l'Ordre social.

Quelle sera l'âme d'une telle éducation? La Charité, a répondu M. Charles Boucaud, professeur de droit romain et de philosophie du droit aux Facultés catholiques de Lyon, auteur de nombreux ouvrages de droit, très apprécié par son érudition juridique et philosophique, apparenté intellectuellement à ces grands Lyonnais, tels Ballanche et Ozanam, à la fois philosophes et littérateurs chrétiens.

Sa leçon tient en cette thèse : L'Education de soi-même par soi-même, l'Education mutuelle des uns par les autres, l'Education

hiérarchique des inférieurs par les supérieurs doivent procéder de l'amour que les personnes humaines se doivent les unes aux autres, naturellement et surnaturellement, avec l'exemple et avec l'aide des trois Personnes divines. Ce qui m'a le plus frappé dans le développement de cette thèse, c'est l'admirable éloge de la pédagogie salésienne fondée sur la conservation et la culture de l'état de grâce, qui est la charité. Pas banal, cet éloge très appuyé sur les lèvres d'un professeur de droit romain.

\* \* \*

Il appartenait à un évêque, commentant l'encyclique pontificale, de montrer les collaborations nécessaires sur ce terrain de la Famille, de l'Eglise, de l'Etat, et à titre secondaire, de la Profession. Cette tâche échoit à S. Exc. Mgr Henri Dutoit, évêque d'Arras, un maître en la matière. Né à Armentières, licencié en philosophie, il inaugura sa vie sacerdotale par l'enseignement de la philosophie à l'Institut Saint-Jean de Douai. Mgr Delamoire, archevêque de Cambrai, le plaça ensuite à la direction du grand Collège Notre-Dame des Victoires de Roubaix. En 1908, il fut nommé vice-recteur à Lille et, en cette qualité, exerça pendant la guerre un ministère très fructueux en s'essayant à grouper par un lien spirituel les étudiants et anciens étudiants de l'Alma Mater lilloise. Après la guerre, il fut secrétaire général des Facultés libres de Lille, puis appelé par Mgr Linart aux fonctions de vicaire général de Lille pour succéder, deux ans après, à Mgr Jullien sur le siège d'Arras.

Dans la leçon, l'Evêque a défini avec autorité la part de collaboration qui échoit aux sociétés Famille, Eglise, Etat, avec l'aide de la Profession, intervenant, celle-ci, à titre secondaire. La fonction éducative appartient à chacune de ces sociétés dans une mesure proportionnée et correspondante à la coordination de leurs fins respectives. Sur le point délicat des attributions de l'Etat en matière d'enseignement vis-à-vis de l'enseignement libre, l'Evêque était en droit de faire à l'Etat large mesure, puisque Pie XI lui-même lui reconnaît la faculté d'enseigner un chapitre de la morale, celui des devoirs civiques et, ménageant une situation de fait, tolère que les moniteurs fascistes intervenant dans les collèges prônent une morale nationaliste de violence s'accordant mal avec la douceur évangélique. Tout cela s'abrite sans les dispositions concordataires où la reconnaissance explicite du primat de la religion dans l'enseignement vaut bien, sans doute, d'être achetée par quelques concessions.

\* \* \*

Sur l'éducation religieuse, considérée dans l'enfant, puis sur le développement de la culture religieuse chez l'adulte, il a été dit d'excellentes choses par M. le chanoine Mazure, directeur au Grand Séminaire de Lille, et par l'éminent évêque de Dijon, S. Exc. Mgr Petit de Julleville.

Le premier réclame une formation religieuse qui soit rapportée à Dieu ou théocentrique, virile, actuelle, communautaire, au bon sens du mot. Le second, éducateur de race, fils d'un des maîtres les plus distingués de la Sorbonne, a magnifiquement montré ce que l'Eglise donne aux adultes en vue de prolonger leur éducation. Voici le schéma de cet admirable discours :

« L'éducation religieuse ne s'arrête pas avec l'instruction élémentaire de la religion, c'est-à-dire avec les années d'enfance. Elle doit se poursuivre dans tout le cours de la vie sans que jamais on puisse la croire terminée. A toutes les étapes de notre existence nous avons besoin d'éducation pour secouer le joug des circonstances extérieures, creuser notre foi en profondeur, la « repenser » en fonction de toute notre activité.

» Que donnera l'Eglise aux adultes en vue de prolonger leur éducation ?

» *Un état d'esprit.* Le catholique doit lutter chaque jour pour se dégager du formalisme, de la duplicité, de l'égoïsme, de l'individualisme.

» *Un enseignement vivant :* c'est celui qui répond aux besoins vrais des âmes, qui s'applique aux conditions réelles de la vie, qui aide les âmes à vivre selon leur foi.

» *Une méthode d'action :* Il s'agit, là encore, d'un état d'esprit à entretenir, que l'on peut résumer ainsi : convaincre que l'Action catholique est un devoir — qu'il ne faut pas compromettre la foi ni l'Eglise dans des aventures humaines, quelles qu'elles soient — qu'il faut garder jalousement l'originalité, la transcendance de la foi — qu'il faut avoir, par là même, une grande fermeté de pensée qui demeure à l'abri des impressions, des événements, des secousses de l'Ordre social. Notre époque si agitée offre, à cet égard, des dangers particuliers, car les esprits vont facilement d'un extrême à l'autre et se repaissent d'un verbalisme sans idées.

» L'heure est favorable : au milieu de tant de bouleversements, notre Eglise tient ferme, avec sa logique, sa sagesse, son ardeur. »

Après les interventions épiscopales de Mgr Dutoit et de Mgr Petit de Julleville, il n'en fut pas de plus importante que celle de M. Bayart, de Lille. Roubaisien d'origine, professeur à la Faculté de droit, avocat au barreau de Lille, auteur de nombreux ouvrages juridiques, économiques, sociologiques, conférencier, homme d'action, M. Bayart s'est épris d'un véritable enthousiasme pour l'Action catholique spécialisée, surtout pour la modalité du jocisme. Il a fait brillamment ressortir l'originalité et la fécondité de la conception de M. le chanoine Cardyn qu'il ne craint pas d'appeler géniale. C'est la formule *Education-Organisation*, Education par et dans l'organisation, organisation éducative. Le manuel de la J. O. C., il le nomme *Le Livre des Exercices* de l'Action catholique. Il démontre avec quelle sagacité M. Cardyn a compris qu'il ne s'agissait pour agir sur les 600,000 jeunes travailleurs de Belgique, portant en eux les destinées du monde ouvrier, de tous les jeunes travailleurs du milieu, atelier, usine, bureau où la Providence l'a placé, mais de refaire ce milieu, de le reconquérir par l'apostolat des jeunes travailleurs eux-mêmes, encadrés, organisés, entraînés à l'Action. Il a fait voir que cette pédagogie sociale embrassait toutes les phases de l'existence ouvrière, donnant au jeune travailleur la formation intégrale, religieuse, morale, professionnelle, intellectuelle, sociale, esthétique, sportive, sentimentale, et que cette formule, l'éducation pour et dans le milieu, était susceptible de s'appliquer par l'Action catholique spécialisée à tous les milieux qu'il s'agit de rechristianiser.

J'ose dire que cette étude sur le jocisme fut le point central de la Semaine qui s'était donné comme objectif la refonte de l'Ordre social par l'éducation. Les Belges présents, si l'on excepte le lieutenant de M. Cardyn, n'en croyait pas leurs oreilles. Il y aura, l'an prochain, dix ans que le Jocisme a pris son départ définitif. Quel chemin parcouru ! Quelle puissance de rayonnement !

M. Crétinot, bâtonnier honoraire à la Cour de Lyon, a traité avec élégance et solidité de la formation de l'esprit public. M. le chanoine Tiberghien, professeur à la Faculté de théologie de Lille, ne s'est pas borné à défendre la morale professionnelle, mais indiqué les moyens de surmonter la résistance qu'y opposent les professionnels, et M. Joseph Zamanski, bien connu chez nous, président de la Confédération des Professeurs, a parlé avec son habituelle distinction et sa clarté coutumière du rôle éducatif de la profession. L'Ecole ne pouvait échapper à la sollicitude doctrinale de la Semaine. M. Paul Archambault, professeur de philosophie au Collège Sainte-Croix de Neuilly, disciple de Leroy et de Labertonnière — soit dit sans penser à mal — a parfaitement dégagé le rôle social de l'école, tandis que le colonel Rouillet, qui après de brillants états de services consacre sa retraite aux œuvres de

propagande, a courageusement découvert les responsabilités éducatives qui incombent à la presse, au journal filmé, à la T. S. F.

Comme la Semaine s'était ouverte par la leçon substantielle et éloquente de M. Eugène Duthoit, elle s'est clôturée par une harangue grandiloquente de Mgr Vanneufville sur le ministère apostolique dans l'Eglise et l'Ordre social chrétien, qui a résonné comme une fanfare.

Je n'ai relevé ici que les maîtresses prières de l'œuvre accomplie, passant sous silence d'intéressantes leçons qui ne rentraient pas dans le développement essentiel du thème général. Il en est une cependant que je me reprocherais d'omettre, celle de Mgr Bruno de Solage. Apparenté à de grandes familles belges, les Duparc, les de Lannoy, jadis en relations étroites avec le cardinal Mercier et les maîtres de son Institut, cet esprit vigoureux, qui a le sens aigu des nécessités de l'heure, n'a cessé d'être mêlé au mouvement général des idées. Il a fait à la Semaine une conférence délicieuse sur le moyen d'enrayer l'embouteillage des carrières libérales, non pas tant par la surélévation des élites que par la généralisation de la culture étendue même aux plus humbles professions.

Pour ne pas paraître trop incomplet, il me faudrait encore signaler parmi les orateurs des assemblées populaires, accessibles à tout le public, l'éloquent chanoine Ponsard, qui a défendu la thèse des humanités; M. Philippe de Las Cases, avocat de premier ordre du barreau parisien, conseiller général de la Lozère, qui a déployé son éloquence sur ce sujet : *Une liberté qui s'organise, l'Ecole.*

Dans l'ordre religieux, une place d'honneur revient à bon droit à S. Exc. Mgr Rémond, évêque de Nice, qui a prononcé l'allocution d'usage à la messe d'ouverture et, le soir, un grand discours sur le Corps mystique du Christ, dans sa cathédrale, Sainte-Réparate, une église en rococo italien qui est un pâle décalque de l'Annunziata, de Gênes. Le prédicateur de la veillée eucharistique fut, par tradition, le très éloquent et entraînant abbé Thellier de Poncheville, qui ne cesse de sillonner la France et d'y semer sa parole apostolique.

Ne croyez pas le programme épuisé : il y a chaque jour, après le déjeuner, à palabres, des réunions particulières où sont données les leçons dites de documentation, portant sur des œuvres sociales.

Une Semaine sociale de France, dans la température embrasée de Nice, est un tour de force épuisant dont on bénit le Ciel d'être sorti sain et sauf, instruit, sans doute, éclairé, reconforté, mais rassasié et sursaturé de discours, avide de silence et de recueillement.

J. SCHYRGENS.

**N'oubliez pas...**

que pour 100 francs vous pouvez  
devenir millionnaire grâce à la

**Loterie Coloniale**

**20 lots d'un million**

# COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE  
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE  
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES



Ses excellentes bières de ménage  
en bouteilles

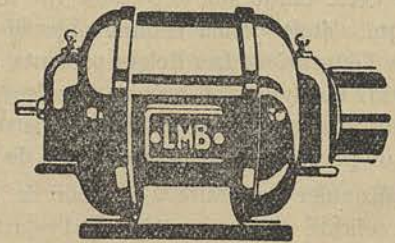
Téléph. 11 92 70

Brasserie Léopold, S. A., rue Vautier, 55

Moteurs Electriques

# L.M.B.

de 1/12 à  
8 HP cou-  
rants  
triphasé  
monophasé  
continu



pour toutes  
les applica-  
tions in-  
dustrielles  
et do-  
mestiques

La plus forte production Belge  
200.000 moteurs en fonctionnement

USINES ET BUREAUX

Rue Marconi, 141, Bruxelles

Téléphone : 44.49.20